N°68
MARS 2020
GRATUIT

transistor

L'INFO CULTURELLE EN MAYENNE

DOSSIER

BANDE DESSINÉE, RENCONTRES DU 9E TYPE

TRANZISTOR N°68
Tranzistor est une publication de Mayenne Culture :
84 avenue Robert Buron
CS 21429 - 53014 Laval cedex
ISSN : 1968-2360
Directeur de publication : Arnaud Hamelin
Directeur de rédaction : Nicolas Moreau
Rédaction : Carole Gervais, François Geslin, Rémi Hagel, Vincent Hureau, Yoan Le Blévec, Nicolas Moreau, Arnaud Roiné, Antoine Roquier, Sylvain Rossignol.
Merci à Maël Rannou, Élise Drouet et Guillaume Boutreux pour leur contribution à ce numéro.
Maquette : Élise Moret
Mise en page : Antoine Gautreau
Impression : Imprimerie Faguier
Tirage : 4100 ex.
La citation du numéro :
« L'entreprise de modeler la matière inhérente et vertigineuse dont se composent les rêves est la plus ardue à laquelle puisse s'attacher un homme. »
Jorge Luis Borges

Contact
02 43 67 60 90
contact@tranzistor.org
tranzistor.org
facebook.com/tranzistormag
twitter.com/tranzistormag

Édito

« *Il faut que tu respires.* » Les chanteurs le savent bien, face à cette montée irrépressible et lancinante qu'on appelle le trac : respirer est la clé. Par de profondes inspirations et expirations, s'ancrer, reprendre possession de soi, renouer avec son rythme intérieur et le sens (l'essence) de ses actes.

Dans un monde en accélération continue, où les algorithmes donnent le tempo, les spectacles, les livres ou les films sont des respirations, de rares espaces-temps où nous pouvons concentrer notre attention sur un sujet, une histoire… On appuie sur pause, le temps d'une parenthèse.

En la matière, pour buller, rien de tel qu'une bonne vieille BD, promesse assurée de plaisir et d'évasion. Sa force d'invention et sa capacité à convoquer l'imaginaire, la bande dessinée les puise sans doute dans le lien originel qu'elle entretient avec l'enfance. Cette toute-puissance de l'imagination enfantine, à laquelle, adulte, nous oublions parfois d'aller nous ressourcer.

Selon une expérience toute personnelle, une nuit d'insomnie, aucun somnifère n'égale le pouvoir d'une BD à vous pousser dans les bras de Morphée. En relisant les aventures, pourtant mille fois parcourues, de l'invincible et naïf Sangoku à la poursuite des Dragon Ball, d'Hubert le détective à la cambrousse, ou de Philémon dans ses trips psychédéliques, on (re)plonge avec délice dans une bulle confortable et rassurante. L'air se fait plus léger, la respiration plus profonde… Et, dans un souffle, nous glissons doucement vers le royaume des songes.

Nicolas Moreau

ILLUSTRÉ PAR
ERWANN SURCOUF

Né à Laval en 1974, Erwann Surcouf vit et travaille à Paris, après un passage à l'école des arts décoratifs de Strasbourg et l'école des Gobelins.
Collaborant régulièrement avec différents médias (*So Film*, Arte, *Topo*…), il a publié une demi-douzaine d'albums (chez Delcourt, Vide Cocagne, Dargaud…) et participé notamment à l'aventure *Chicou-Chicou*, une BD collective publiée gratuitement sur le web, dont l'action se déroule à… Château-Gontier !
S'éloignant du « réalisme » de ses débuts, le dessin de cet auteur resté fidèle au papier et à l'encre évolue vers une écriture graphique dont le trait direct, souple et libre sert d'abord le récit. Cet amateur de science-fiction, dont il décape les codes avec une tendre ironie et un sens aigu de l'absurde, publiait en janvier un nouveau livre, premier épisode des *Sauroctones*, épopée post-apocalyptique en trois tomes.
Il signe la couverture de ce numéro.

© Florian Renault

Cyril Le Tourneur d'Ison

Il a parcouru la planète pour en rapporter des images. Ce photoreporter chevronné vient de réaliser un documentaire dans lequel il dénonce le massacre du bocage et alerte sur un écosystème fragilisé, en Mayenne. Par Carole Gervais

— Vous venez d'achever la réalisation de *La Grâce du sillon*, un documentaire de 52 minutes. Comment est né ce projet ?

D'une rencontre avec Antoine Glémain, d'Atmosphères Production, ici même, en 2017. Il est venu avec son équipe, et m'a proposé de m'accompagner dans la création d'un film. J'avais carte blanche pour réaliser un documentaire ou une fiction en lien avec la Mayenne. J'ai élaboré ce projet à partir de mon ressenti sur ce territoire et, notamment, des lectures de l'écrivain et photographe mayennais Jean-Loup Trassard. C'est un travail sur la banalisation des campagnes et la disparition potentielle d'un paysage rural, façonné par huit siècles de civilisation paysanne. Une réflexion qui dépasse largement les frontières du département.

— Tout au long du film, le spectateur est accompagné par un narrateur, personnage imaginaire qui déambule à travers le paysage. Pourquoi ce choix ?

Je ne voulais pas être tenu par un récit purement journalistique. J'ai opté pour un mode narratif, poétique, avec cet épouvantail qui a été fabriqué par les plasticiens mayennais Élodie Grondin et Yannick Thomas. Il est à la fois une métaphore de la civilisation paysanne et une référence à *L'Homme des haies*, le roman de Trassard.

— Jean-Loup Trassard est très présent dans le film…

C'est la première personne que j'ai interviewée pour ce projet. Jean-Loup est LE maître absolu sur le sujet : il observe la campagne et son évolution depuis plus de 70 ans. Au total, j'ai mené

une vingtaine d'entretiens auprès d'interlocuteurs impliqués dans la protection de l'environnement. Le projet a été long à se mettre en place. J'ai commencé à y travailler fin 2017. Début 2019, j'ai trouvé un producteur, 24images, qui a finalisé la diffusion avec France 3 Pays de la Loire. Entre temps, j'ai réécrit plusieurs fois le synopsis. L'été dernier, quand je suis arrivé dans les studios de montage, je disposais d'une matière considérable…

— Votre documentaire s'intéresse aux pratiques des agriculteurs, mais évoque aussi, de manière plus large, l'aménagement du territoire.

Il aborde tout ce qui marque le paysage, laisse une empreinte. Ce qui m'intéressait, c'était de conserver la mémoire d'un paysage, tout en alertant sur sa destruction, qui s'opère là, sous nos yeux. On peut tout à fait imaginer que, d'ici 20 ans, il ne restera plus que la plateforme web Géo-portail pour se souvenir de la configuration de l'espace rural de l'ouest. Peut-être que la Mayenne ressemblera à la Beauce et que ça ne dérangera personne ! Tout ça donne un peu le vertige.

— Votre constat oppose modernité et préservation de la nature. Deux notions forcément incompatibles ?

On a l'impression que ce conflit est inévitable. Que la nature doit se soumettre, quoi qu'il arrive. L'homme semble incapable de penser les choses différemment. Jérôme Rousselet, comédien mayennais et ancien agriculteur, parle de « guerre contre la nature ». La nature est devenue l'ennemie. Pourtant, on sait parfaitement que le modèle agricole dominant est à bout de souffle. Tous les signaux sont au rouge. Évidemment, il ne s'agit pas de faire des agriculteurs des boucs-émissaires. Eux-mêmes sont pris dans un engrenage.

— Votre propos sonne comme un signal d'alarme. Quelle portée souhaitez-vous lui donner ?

À mon modeste niveau, j'ai voulu secouer les consciences. On m'a donné l'opportunité de dire ce que je ressentais, à travers le média audiovisuel. Je ne suis ni un spécialiste de la biodiversité ni de l'environnement, mais tout cela me touche terriblement. À la base, j'ai une formation de géographe. Je suis forcément sensible à l'action de l'homme sur les espaces. Nous sommes entrés dans ce que certains appellent l'anthropocène… L'équilibre qui existait hier est rompu du fait de l'activité humaine. Donc oui, c'est alarmant.

— En marge de *La Grâce du sillon*, vous avez mené un travail photographique qui a donné lieu à *Palimp*seste, une exposition itinérante présentée en 2019, doublée d'un livre…

En 2018, j'ai répondu à un appel à projets de la fondation Mécène Mayenne. Je me suis dit que ça aurait du sens, parallèlement au film, de photographier le bocage et le danger de sa disparition. J'ai travaillé en noir et blanc, en format carré. Cela m'a permis d'avancer sur les deux tableaux, la photo et le documentaire.

— Vous êtes photographe depuis plus de 30 ans. Comment avez-vous démarré la photo ?

Après mes études, je suis parti photographier le carnaval de Venise, avec un copain. On est revenu avec des tas d'images, qu'on a vendues au magazine jeunesse *Okapi*. C'était ma première publication. La technique, je l'ai apprise sur le tas. À ce moment-là, les rédactions disposaient de réels moyens. On pouvait, sur un simple coup de fil, proposer un sujet à une rédaction et partir… C'était la belle époque de la presse papier. Au fur et à mesure, c'est devenu plus compliqué. Le marché a changé, les

© Cyril Le Tourneur d'Ison

budgets se sont raréfiés… Aujourd'hui, Internet et son torrent d'images ont profondément modifié les règles du jeu.

— Le véritable tournant, pour vous, s'est opéré en Afghanistan…

Le reportage grâce auquel j'ai gagné mes galons de reporter photographe, c'était en 1987. J'étais volontaire pour Solidarité Afghanistan, une ONG qui aidait les populations sous occupation soviétique. C'était l'époque des cinglés qui envoyaient de jeunes inconscients comme moi, avec ce qu'on appelait du « cash for food », c'est-à-dire des sacs remplis d'argent. De la folie furieuse ! Mais il y avait l'aventure, le besoin de sortir des sentiers battus… À mon retour, j'ai eu une publication de plusieurs pages dans *Le Figaro Magazine*. La rédaction en chef avait titré « Des chevaux contre des tanks ». Sur place, j'avais suivi des combattants afghans, à cheval… Ce reportage m'a ouvert les portes d'agences comme Gamma, Sygma…

— Après cela, vous avez couvert de nombreux conflits dans le monde ?

La révolution de Bucarest, les Tamouls en lutte contre Colombo, le Kosovo, la Macédoine, Le Liban… Mais je n'ai jamais été photographe de guerre. J'étais plutôt dans le news magazine. Puis j'ai fait du grand reportage. J'ai toujours aimé voyager. J'ai collaboré à *Géo*, au *Figaro Magazine*, à *Paris Match* aussi. J'ai beaucoup photographié les initiatives menées par des ONG, notamment auprès des femmes. Je continue à collaborer avec une fondation qui finance des projets d'autonomisation des femmes. Je suis toujours impressionné par leur capacité à lutter contre la pauvreté. En 2014, j'ai réalisé *Femmes lumières*, un documentaire diffusé sur *TV5 Monde*. La réalisation est venue assez tardivement…

— Comment êtes-vous arrivé en Mayenne ?

Mon ancrage familial est à Saint-Brice. La maison où nous nous trouvons appartenait à la famille de ma mère depuis des générations. Avec ma femme, nous avons eu l'opportunité de la racheter. En 2005, nous avons quitté Paris et nous nous sommes installés ici. Je suis très attaché à ce lieu où j'ai des tas de souvenirs d'enfance. Mais je ne connaissais pas le territoire. Je m'y suis vraiment intéressé après notre installation…

— En 2014, alors que vous réalisiez un reportage photo « vu du ciel », près d'ici, vous avez eu un choc…

En survolant le secteur en ULM, j'ai découvert d'immenses saignées creusées dans la terre. C'était très spectaculaire. Ces grandes cicatrices préfiguraient la ligne ferroviaire LGV. Cette image m'a bouleversé, et a contribué à me sensibiliser encore davantage au paysage, et à sa transformation. De là est née l'idée d'un projet personnel sur ce chantier. J'ai choisi de travailler en argentique, avec un moyen format, en noir et blanc, et de dégrader volontairement les originaux pour créer une confusion sur l'époque à laquelle les photographies avaient été prises… Au final, les images s'apparentent à un champ de bataille du début du 20e siècle. Malmenée par les engins de terrassement, la nature donne une impression de chaos. Ce travail, intitulé *Géographie d'un désastre*, a été exposé au festival Les Photographiques du Mans, en 2015.

— Vos prochains projets s'ancrent-ils aussi en Mayenne ?

Non, pas dans l'immédiat. J'ai très envie de voyager à nouveau. Je m'intéresse beaucoup à Diamniadio, une ville nouvelle, au Sénégal. Un chantier complètement dingue, en périphérie de Dakar. Les Sénégalais sont en train de reproduire un modèle de développement sur lequel nous nous interrogeons de plus en plus. À qui est destiné cette ville ? Sans doute pas à la majorité des Dakarois…

— Au final, votre constat est tout de même assez sombre, non ?

Je suis un peu désespéré, oui… (*rires*). Comme l'écrivain voyageur Sylvain Tesson que j'admire, et qui remet en cause la notion de progrès. Je trouve aussi qu'on est allé beaucoup trop loin : la surconsommation de l'espace rural en France, la façon dont on dézingue l'Amazonie pour y faire passer des machines… À l'instar de beaucoup d'autres, je considère qu'il est temps de ralentir, de penser les choses autrement. Pour reprendre une phrase de Cocteau : « *il est possible que le progrès soit le développement d'une erreur* ». ◆

À VOIR, LIRE

La Grâce du sillon, diffusion sur France 3 Pays de la Loire le 23 mars à 23h. Avant-première au cinéma Le Vox, à Mayenne, le 5 mars.
Palimpseste, aux éditions Les Ateliers de l'Image.

© Arnaud Roiné

CINÉMA

L'AFRIQUE AU CŒUR

Certains vous diront que le hasard n'existe pas. Que nos vies sont faites de rencontres et de destins croisés, à l'instar de l'arrivée d'**Audrey Bénesse** à Mayenne. Jugez plutôt ! D'abord recrutée comme programmatrice d'**Atmosphères 53** en juin dernier, la fraîchement nommée directrice artistique de l'association départementale raconte, encore un peu étonnée : « *j'ai découvert le thème du 24e festival Reflets du cinéma pendant l'entretien d'embauche. Je n'ai pas pu m'empêcher de pousser un cri de joie un peu ridicule. Un hasard fou : je commencerai par le cinéma africain, le sujet qui m'éclate le plus.* » Et ce n'est pas tout ! À croire qu'un griot malien guide son chemin : « *j'ai appris qu'il y avait déjà eu un festival du film africain à Mayenne. Il s'appelait Éclats d'Afrique et a démarré le 3 mars 1988, le jour de ma naissance. Il y a des signes difficiles à ignorer.* »

« *Cinéphile depuis toujours* », Audrey enchaîne les études littéraires, puis artistiques et cinématographiques. « *C'est à ce moment-là, en 2009, que je rencontre le cinéma africain en travaillant avec le réalisateur mauritanien Abderrahmane Sissako et son association Des cinémas pour l'Afrique* ». Un véritable coup de foudre pour un continent que peu associent au 7e art. Suivent des voyages, en Afrique, forcément ! Madagascar, où elle a en charge la programmation, pendant deux ans et demi, de l'unique salle de cinéma du pays, celle de l'Institut Français à Antananarivo. Puis Durban et son festival de cinéma, auquel elle collabore, avant de rentrer au pays en 2015 pour se former au métier d'exploitant de salle à l'école de la Fémis, haut lieu du cinéma français.

Quatre ans plus tard, la voilà à Mayenne : « *j'ai vite été conquise par les gens et leur accueil simple et chaleureux* ». Audrey Bénesse prend rapidement ses marques et avec l'appui des 10 salles mayennaises, qui l'aident à « *programmer au plus près du territoire* », elle cisèle pour les prochains Reflets la rencontre entre un cinéma qu'elle adore et un public qu'elle apprend à connaître. « *Cette programmation doit être une balade cinématographique sur le continent. J'ai choisi de faire un focus sur cinq grands noms du cinéma africain, qui viennent mettre en perspective les films plus récents, presque tous inédits. Des pépites dont j'ai remonté la piste patiemment afin de pouvoir les montrer au public.* »

Au total, c'est plus d'une cinquantaine de films qui sont à découvrir, du 13 au 24 mars, dans toutes les salles du département.

FILM D'ANIMATION

PASSAGE EN REVUE

Maison d'édition et label n'obéissant à d'autres impératifs que la passion et la singularité, **Warm** poursuit son aventure, lancée en 2016, et étend même son périmètre de jeu. Forte de son expérience éditoriale (une vingtaine de livres et disques publiés à ce jour) et s'appuyant sur sa connaissance fine du secteur cinématographique, la structure lavalloise s'est associée à trois autres partenaires pour co-éditer, en janvier, le premier numéro de ***Blink Blank***, seule revue de langue française dédiée au film d'animation.

Deux fois par an, ce magazine, s'adressant aux amateurs du genre comme aux professionnels du secteur, dresse un passionnant panorama d'un domaine en plein développement. Un champ d'expression hyper créatif, où d'ailleurs la France excelle. Maquette claire et élégante, format confortable… Ce mook épais de 160 pages, superbement illustré et imprimé (en Mayenne !), est à dénicher dans toutes les bonnes librairies.

La Traversée, Florence Miailhe (image préparatoire)

© Les Films de l'Arlequin / Maur film / Balance Film
XBO Films / ARTE France Cinéma

Alors on danse Dialogue inédit le 7 mars au Théâtre de Laval : ***Tempo***, « concert dansé », fait se percuter, sur des musiques de Steve Reich notamment, l'Ensemble instrumental de la Mayenne et la compagnie de danse Liminal, rejoints par plusieurs danseurs du département. Autre rencontre : ***Mu***, la dernière création du chorégraphe lavallois David Drouard, hybride danse contemporaine et krump. Un choc qui promet aussi de belles étincelles. Le 10 avril au Reflet à Saint-Berthevin.

Divin En 2000 à Pontmain, apparaissait… un centre d'art ! À la campagne, ce lieu de création et d'exposition atypique s'est taillé une belle réputation dans le paysage régional de l'art contemporain. Pour fêter ses 20 ans, le centre d'art accueille une exposition d'œuvres inédites de **Régis Perray**. Premier créateur invité en résidence à Pontmain en 2000, le plasticien fait aujourd'hui référence dans le monde artistique. Du 12 avril au 31 mai.

Chant libre Vingt balais qu'**À travers chants** prend la chanson à rebrousse-poil, privilégiant les artistes hors-champ (médiatique), loin des cultures intensives. Jauges intimistes, tarifs modiques… Le festival prône la proximité et les circuits courts (avec Adone Ipy, Pierre Bouguier et ThEd en régionaux de l'étape). Cerise sur le gâteau (d'anniversaire) : un salon du livre en clôture, avec 15 auteurs invités. Du 16 au 22 mars à Cossé-le-Vivien.

DOCUMENTAIRE

HORS-CHAMP

Quel point commun peut-il y avoir entre un sourcier, des nonnes orthodoxes, des paysans bio installés du côté de Montflours et un coureur des bois à la barbe rousse ? Tous figurent au générique du documentaire *Autonomes*, tourné en Mayenne par **François Bégaudeau**, qui explique : « *je voulais tenter de mettre dans le même film des gens qui sont dans une hypothèse économique d'autonomie et d'autres qui ont adopté des pratiques médicales ou spirituelles alternatives. Tous inventent des choses en dehors des clous, en marge des pratiques officielles.* »

Car oui ! Le scénariste du film *Entre les murs*, primé à Cannes en 2008, est aussi réalisateur de documentaire et ça, c'est un peu à cause de la Mayenne. En 2015, par l'entremise d'Atmosphères Production, structure de production basée en Mayenne, il réalise son premier documentaire : *N'importe qui*. De rencontres en discussions, l'écrivain parisien d'origine vendéenne murit alors l'idée d'*Autonomes* : « *en pérégrinant pour tourner ce documentaire, j'ai rencontré beaucoup de guérisseurs. Et puis j'ai aussi croisé des jeunes gens qui veulent inventer un nouveau mode de vie, car la ville est devenue invivable* ».

Trente-cinq jours de tournage un peu partout dans le département pour une quinzaine de rencontres filmées frontalement. François Bégaudeau propose pendant 1h45 de prendre le temps de regarder ces « *gueules* » qu'il a appris à admirer. Alors, pas question d'être bavard : « *je veux laisser le spectateur prendre le temps de voir les choses, sans m'empresser de tout lui commenter.* » Le romancier avoue volontiers avoir filmé ses interlocuteurs « *avec amitié et une profonde empathie* », mais sans parti pris militant. Bégaudeau veut montrer, et laisser s'ouvrir un débat qu'il attend avec impatience. En salles à partir du 8 avril, le film sera diffusé sur France 3 Pays de la Loire, le 20 avril, à 23h.

Loco-motivés Création de plusieurs événements, d'une ludothèque et d'un tiers-lieu… Perchés dans le nord-est mayennais, les hyper-activistes de **Payaso Loco** agitent le bocal local depuis deux décennies. Et comptent bien arroser cette 20e année comme il se doit : le 19 avril, pour conclure la 3e édition de son festival Bambino Loco, l'asso convie le sémillant **François Hadji-Lazaro** et **Pigalle** !

PATRIMOINE

MÉMOIRE VIVE

« *Le mot résister doit toujours se conjuguer au présent* », disait la résistante Lucie Aubrac. Un avis que partagent les bénévoles à l'origine du **Musée du mémorial des déportés de la Mayenne**. Ouvert en 2012, à Mayenne, ce lieu poursuit une évidente vocation mémorielle, mais aussi pédagogique et culturelle. « *L'idée, c'est vraiment d'être sur deux créneaux* », explique Élodie Roland, coordonnatrice du musée qui s'appuie sur deux salariées. « *Il s'agit de rendre hommage aux victimes de la Shoah, mais aussi de tirer des leçons de notre histoire et de faire résonner tout cela avec l'actualité* ». Afin de sensibiliser et d'affûter les esprits, en complément de son parcours permanent, le musée s'est doté d'une programmation culturelle proposant cycles de conférences, expos, rencontres et spectacles aux thématiques diverses, des prisonniers de guerre aux Tsiganes en passant par les femmes engagées. Exemple illustrant parfaitement la philosophie qui le guide, le Mémorial a connu l'un de ses plus beaux succès avec *Verfügbar aux enfers* ; une opérette créée d'après les écrits de la résistante et déportée Germaine Tillion, associant artistes professionnels (de la compagnie du Théâtre du Tiroir), jeunes comédiens amateurs et élèves du Conservatoire de Mayenne Communauté.

S'articulant autour de la thématique « Imaginer pour résister », la saison 2019-2020 de ce lieu vivant, privilégiant l'échange et l'expression artistique, propose par exemple une intervention sur les comics américains dans les années 1930-1940, ainsi que des ateliers à destination du jeune public où chacun pourra réaliser sa propre BD ! « *On présente aux enfants un fait de résistance ayant eu lieu en Mayenne, et charge à eux de créer une petite bande dessinée à partir de ce scénario* », détaille Élodie. « Créer c'est résister », écrivait un autre résistant éclairant.

Le Verfügbar aux enfers

Mondes parallèles Adossé au salon **Laval Virtual**, le festival **Recto-VRso** explore depuis 2018 les nouveaux terrains de jeu qu'offre la réalité virtuelle aux artistes. Un événement pionnier, d'envergure internationale, qui proposera du 22 au 26 avril plus d'une soixantaine d'œuvres à la magnifique chapelle Ambroise Paré ou via un parcours gratuit à travers la ville.

Arrêt obligatoire **Monte dans l'bus** devrait durer toute l'année ! Mais on se contentera (avec joie) du riche circuit concocté par le 6par4 pour la 7e édition de ce festival jeune public. Entre autres destinations à ne pas manquer, du 18 au 25 mars, dans toute l'agglo lavalloise : le zouk-rock de Francky goes to Point-à-Pitre(s), un ciné-concert sur des cartoons chinois, la Bulle sonore de Ptit Fat et Simon le libraire, et une grosse teuf finale avec les rock stars des **Wackids** !

Prem's ! « *Festival de lecteurs* », le **Festival du premier roman et des littératures contemporaines** passe au radar, depuis 28 éditions, la pléthorique production littéraire pour détecter les talents en devenir. Plus qu'un salon, « *il se veut un espace de dialogue* » entre lecteurs fervents (plus de 3 500 festivaliers en 2019) et une quarantaine d'auteurs novices ou confirmés (parmi lesquels cette année Sorj Chalandon, Laurent Mauvignier, Joseph Ponthus, Jean Rouaud…). Du 2 au 5 avril à Laval.

Get Lucky Swing, free ou bop… Depuis 23 ans, le festival **Ateliers Jazz de Meslay-Grez** se fiche des étiquettes, pourvu que ça jazze et improvise ! À l'image de l'invité exceptionnel de la très riche prochaine édition (du 16 au 23 mai) : bluesman de légende, l'Américain **Lucky Peterson** fusionne, à haute température, gospel, jazz, rock et soul dans un show qui s'annonce bouillant !

© Medi Musso

RÉSIDENCE

GRAND FORMAT

Leica en bandoulière, le photojournaliste mayennais **Arnaud Roiné** arpente depuis mi-janvier les routes départementales. Jusqu'en mai, dans le cadre d'une résidence de journaliste soutenue par le ministère de la Culture et copilotée par le Presstival Info et Mayenne Culture, l'ex-photographe de l'armée française, aujourd'hui journaliste indépendant (*La Croix, VSD, La Vie…*), intervient auprès de 200 jeunes, de l'école primaire à la fac. Sa mission ? Expliquer ce qu'est le métier de journaliste, dans un contexte de crise de la presse écrite, d'infox généralisée et de défiance vis-à-vis des médias. Journaux d'école, reportages photographiques ou sonores… Sous son aile, ces apprentis reporters vont enquêter sur leurs propres pratiques culturelles, à l'ère du numérique et des réseaux sociaux. Un sujet passionnant qu'explorera aussi Arnaud Roiné au cours de sa résidence. Collaborateur régulier de *Tranzistor*, il planche sur un futur dossier du magazine, qui interrogera le rapport des jeunes à culture. À suivre !

MUSIQUES DU MONDE

LE SENS DU COLLECTIF

« *Le partage est notre héritage.* » Tels sont les maîtres mots du collectif **Sékoya n'Ko** qui investit depuis septembre 2019 les locaux du théâtre Jean Macé, à Laval. Créé en 2017 autour du trio Iciniens, le collectif compte aujourd'hui une dizaine d'artistes, parmi lesquels le chanteur Papan'i Miaja ou le quartet jazz-word Shakti Up. Très divers, les membres du collectif entretiennent tous des liens, plus ou moins étroits, avec la grande famille des musiques du monde. Un genre musical largement sous-représenté dans le département, et que ces musiciens activistes, en mutualisant leur énergie et moyens, souhaitent promouvoir et diffuser. Ainsi, un week-end par mois, Sékoya propose une soirée concert axée sur une thématique (la voix, le souffle, la méditation, etc.). Autour de ces soirées, qui convient des artistes du collectif, comme d'autres, échappant parfois au registre des musiques du monde, s'articulent des ateliers, siestes musicales, brunchs partagés, temps d'échange sur la parentalité… Musiques du monde obligent, la notion d'oralité constitue l'une des clefs de voûte de ce collectif aux multiples branches. « *Ces musiques s'apprennent uniquement par transmission orale* », explique le très actif Mavel d'Aviau, clarinettiste des Iciniens et des Frères d'Aviau. Les membres de Sékoya proposent ainsi des cours et ateliers réguliers de musique (basse, guitare, etc.), de danse et de coaching vocal. « *On travaille beaucoup à l'oreille* », expliquent Mavel et Yoan Chrétien, percussionniste au sein de plusieurs groupes du collectif. « *L'idée, c'est de délaisser la partition au profit de la musique qu'on a en tête, et celle qu'on a dans le corps. Pour que la technique vienne alimenter le feeling et non l'inverse.* » Prochain rendez-vous : les 14 et 15 mars.

Yoan Chrétien et Mavel d'Aviau, fondateurs de Sékoya n'Ko.

© Florian Renault

10 sur 10 Ligne rétablie pour **Ça grézille**, qui vibre à nouveau après une coupure d'un an. Les 29 et 30 mai à Grez-en-Bouère, le festival grézillon soufflera même ses dix bougies ! Pour cette édition anniversaire, l'asso reste sur la même longueur d'ondes : jauge à taille humaine, programmation familiale et panachée, brassant cette année Elmer Food Beat, Le Pied de la Pompe, Eighty ou TeKeMaT.

© Erwann Surcouf

Rencontres du 9e type

Depuis près de 200 ans, le 9e art refuse d'entrer dans les cases. Plutôt en bonne santé, même s'il ne parvient pas à enrayer la paupérisation de ses auteurs, le monde de la bande dessinée élargit sans cesse ses frontières et publics. Quelques repères, pour introduire ce dossier esquissant un (trop rapide) croquis de la BD en Mayenne. Par Nicolas Moreau

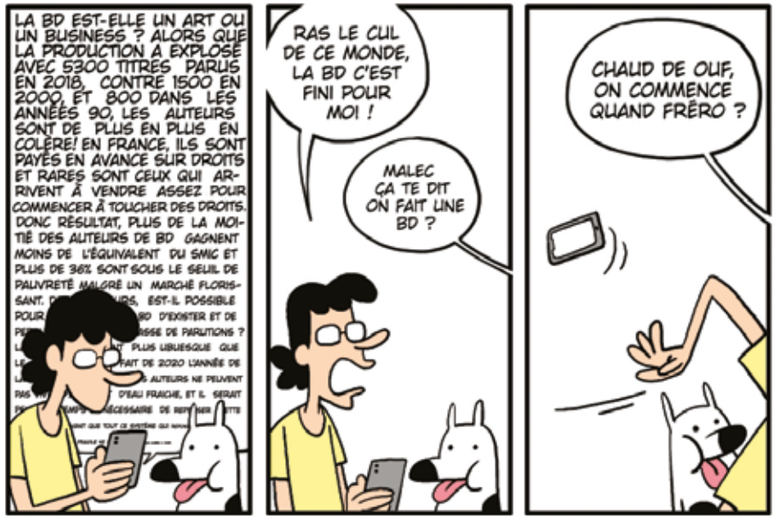
De l'art ou du cochon ? Comme le cinéma, avec lequel elle partage de nombreux points communs, la bande dessinée, avant d'être élevée au rang de 9e art, a dû patienter quelques décennies dans l'antichambre de la reconnaissance artistique. Si les spécialistes s'accordent à attribuer sa paternité à un érudit genevois – le visionnaire Töpffer, au milieu du 19e siècle –, sa diffusion dans les suppléments dominicaux des journaux nord-américains, puis dans les illustrés européens, lui vaut d'abord d'être considérée comme un divertissement de masse, réservé au jeune public.

Au tournant des sixties, des revues visant un lectorat majeur et vacciné, telles que *Pilote* ou *Charlie mensuel* en France, *Mad* ou *Zap Comix* aux États-Unis, *Garo* au Japon ou *Linus* en Italie, vont faire basculer la bande dessinée dans l'âge adulte. De nombreux signes témoignent alors de cette nouvelle légitimité : émergence d'une bédéphilie (à l'instar de la cinéphilie), planches originales entrant dans les collections des musées ou vendues par des galeries d'art, colloques et recherches universitaires dédiées au 9e art…

Dans l'Hexagone, porté par des magazines spécialisés, le marché de la BD, dominé par le style franco-belge, prend son essor. À la bande dessinée est alors associée l'image d'un médium populaire. Une perception que les études sociologiques récentes viennent relativiser : la BD recrute d'abord ses lecteurs chez les cadres et professions intellectuelles supérieures.

Années zéro

Début des années 2000. Alors que le marché de la bande dessinée vient de traverser une crise, due notamment à l'érosion des ventes de BD franco-belges, une double révolution redessine le paysage français, et dope significativement les ventes. « *Le manga a déboulé et ça a été une invasion* », se souvient Guillaume Boutreux de la librairie généraliste **M'Lire** à Laval,



© Malec

seul membre mayennais du réseau Canal BD, réunissant près de 130 enseignes indépendantes spécialisées. « *De trois étagères, on est passé en quelques années à un mur entier dédié au manga. Et ce, alors que le lectorat de ces publications, très jeune, est loin d'être notre principale clientèle.* » En 2018, la bande dessinée nippone représentait 38 % des ventes d'albums en France, 2e pays consommateur de mangas au monde !

Second bouleversement : l'émergence d'une nouvelle scène alternative, emmenée par des éditeurs comme L'Association ou 6 pieds sous terre. C'est l'avènement du roman graphique, dont les bases ont été jetées par des pionniers comme Will Eisner ou Hugo Pratt. Rompant avec la tradition du « beau dessin », déclenchée par des auteurs qui produisent beaucoup et vite, cette nouvelle vague promeut, comme le manga, de nouveaux formats (prégnance du noir & blanc, rupture avec le standard 48 pages couleurs de la BD classique…). Encore souvent cantonnée à l'aventure et à la comédie, la BD s'ouvre à de nouveaux domaines et types de récits : champ de l'intime, biographie, adaptation littéraire… « *Depuis une dizaine d'années*, observe Guillaume Boutreux, *la BD investit aussi le réel, explorant le terrain du reportage, du documentaire, de la politique ou du militantisme. Le féminisme par exemple s'est imposé comme un thème majeur.* »

Village gaulois

Au carrefour du manga, du comics et des publications venues du monde entier, « *la BD francophone est la plus créative du monde, parce qu'elle sait digérer et métisser toutes ces influences avec la tradition franco-belge* », analyse le libraire. Preuve tangible de ce dynamisme artistique : depuis le début des années 2010, près de 5000 nouveautés paraissent tous les ans, contre 650 titres en 1996.

Une richesse et une pluralité qui se traduisent par une logique diversification du lectorat. Terminé le cliché du bédéphile mâle, quinqua et amateur de gros nez(nés) ! Les moins de 30 ans représentent 60 % des 18 millions de lecteurs de bande dessinée hexagonaux. La BD d'auteur fédère de nouvelles communautés, et le public se féminise doucement, même s'il reste majoritairement masculin (six hommes sur dix lisent de la BD contre moins de quatre femmes sur dix). Une évolution à l'image de celle des auteurs, dont plus de 70 % restent des hommes.

Certes moins dominante, la BD classique, d'*Astérix* à *Thorgal*, continue de faire un carton « *auprès des gamins comme des collectionneurs. Le phénomène de collection est encore très présent dans ce secteur* », tempère le Lavallois Bruno Blandin, qui s'est lancé en 2016 dans une activité de vente de BD d'occasion, **Les BD à Nono**. Un marché en pleine expansion.

Présentée régulièrement comme le bon élève de l'édition (dont elle représente 15 % du marché), la bande dessinée a vu augmenter son chiffre d'affaires de 20 % ces dix dernières années. Une croissance qui s'explique d'abord par une hausse globale du prix des albums, et derrière laquelle se cache une diminution du nombre moyen d'exemplaires vendus par BD.

Stratégie des éditeurs pour pallier cette baisse et maintenir le volume global des ventes ? Multiplier les sorties, quitte à saturer le marché. « *Tout le monde s'accorde là-dessus : il y a beaucoup trop de BD qui sortent*, râle Guillaume, de M'Lire. *D'autant que la majorité des publications se concentrent entre septembre et novembre.* » Même si, en dix ans, la librairie lavalloise a doublé son rayon BD, impossible de pouvoir tout présenter. Dans un secteur où la nouveauté prime, le turn-over est énorme : temps de vie d'une BD en librairie ? « *Deux à trois semaines, voire un mois* ». Si, comme deux tiers des BD publiées, celle-ci ne fait pas l'objet d'une promotion par l'éditeur, la probabilité qu'elle fasse un bide est grande comme la queue du Marsupilami. « *Un engrenage infernal, qui fait qu'aujourd'hui une BD se vend en moyenne à 2-3000 exemplaires, contre 6-7000 il y a une dizaine d'années* », déplore **Alexis Horellou**, dessinateur en activité depuis près de 15 ans (*lire p. 20*).

> “ TOUT LE MONDE S'ACCORDE LÀ-DESSUS : IL Y A BEAUCOUP TROP DE BD QUI SORTENT ”

Bande décimée

Dans ce contexte, difficile pour les auteurs d'être en capacité de négocier avec les éditeurs, qui rabotent sensiblement leur rémunération. Auparavant calculée à la page, celle-ci est de plus en plus souvent payée au forfait par album, qui correspond à une avance sur les recettes des ventes. « *Aujourd'hui, on tourne en moyenne à 5-6000 euros pour un album* », soupire Alexis, qui confesse gagner moins d'un SMIC par mois, comme 53 % des auteurs, dont plus d'un tiers vit en dessous du seuil de pauvreté. « *Si tu veux pouvoir te faire un salaire décent, il faut travailler vite.* » Un système qui pousse à la productivité, grignote le temps de recherche, et condamne souvent le dessin réaliste, plus chronophage… Ajoutez à cela une réforme calamiteuse de la sécurité sociale des auteurs et une augmentation de leurs cotisations retraite : « *le ras-le-bol, qu'exprime la profession depuis déjà dix ans, est à son paroxysme* », témoigne Alexis.

Alors, que faire ? À l'heure où le ministère de la Culture célèbre « l'année de la BD », le rapport Racine, présenté lors du dernier festival d'Angoulême, trace des pistes convaincantes : création d'un statut d'auteur, augmentation des droits d'auteurs… « *Une baisse de la production et une politique de prix raisonnable sont aussi nécessaires* » selon Alexis, qui en appelle aux lecteurs : « *soyez curieux, allez dans les librairies, où des connaisseurs passionnés sauront vous orienter, comme on conseille un bon fromage ou un bon vin !* ». ◆

Momo de Jonathan Garnier et Rony Hotin, album lauréat du prix Bull'Gomme 2019.

ENFANTS DE LA BULLE

À votre avis, quelle bande dessinée a été la plus empruntée en 2019 dans les médiathèques en France ? *Astérix* ? *Black & Mortimer* ? *One piece* ? Perdu… *Les Sisters* ! Un album jeunesse, comme (presque) tous ceux figurant au top 10 des emprunts. En bib, la BD destinée au jeune public cartonne !

En Mayenne, via le **prix Bull'Gomme 53**, le Département et sa bibliothèque départementale ont largement contribué à développer les fonds des médiathèques en la matière ! Depuis 2003, cette opération, organisée avec le concours de l'association lavalloise des amateurs de bande dessinée (ALABD), vise à faire découvrir aux jeunes lecteurs (entre 7 et 12 ans) des BD sortant des sentiers battus de la production actuelle. L'objectif est aussi de soutenir, par la bande, des jeunes auteurs (ayant à leur actif moins de cinq albums). Le principe : dix pépites triées sur le volet sont offertes par le conseil départemental à toutes les bibliothèques qui souhaitent participer au prix (93 en 2019). Particularité unique en France, ce sont les jeunes lecteurs fréquentant ces bibliothèques qui, en votant pour leur(s) BD préférée(s), désignent le lauréat. Lequel se voit attribuer un prix de 1500 euros.

En 2019, record battu, 7139 votes ont été comptabilisés. « *Le prix Bull'Gomme est un événement fédérateur, désormais attendu par nos jeunes lecteurs, comme par nous !* », sourit Delphine Renier, coordinatrice du réseau lecture du pays de Meslay-Grez. Chaque printemps, Delphine et son équipe présentent aux écoles du territoire la sélection Bull'Gomme, que les élèves peuvent ensuite dévorer librement. « *C'est aussi l'occasion, encore pas si courante, de travailler sur la BD à l'école.* » Et la chance, pour certains, d'échanger avec un auteur en classe ou en bib. Ou mieux encore de rencontrer les dix sélectionnés, en grimpant dans l'un des bus, qui chaque printemps, partent des quatre coins du département, direction les **Rencontres BD en Mayenne** (*lire p. 22*) à Changé !

Créateur de fanzines, éditeur, critique, bibliothécaire, scénariste, auteur d'ouvrages de référence sur la BD… À 31 ans, Maël Rannou, fou de bande dessinée, compte déjà plusieurs vies derrière lui. Et autant devant ! Par Sylvain Rossignol

Singulier pluriel

Quelles sont les clefs de ses vies multiples, de leurs croisements fertiles ? Difficile, pour le principal intéressé, de nous éclairer, car il n'a pas de plan de carrière, de stratégie, de vision à long terme. Alors, comment devient-on Maël Rannou ? Nous avons tenté de déchiffrer le mode d'emploi…

Rencontrer sa passion (très) précocement. Nous sommes en 1994, dans la cuisine familiale, à Ernée. Maël a 5 ans, il dessine des personnages dans des cases, co-écrit le texte avec son frère aîné, plie, agrafe, montre aux parents. Dessinateur, scénariste, éditeur, diffuseur : sa passion pour le fanzine est née et jamais ne s'arrêtera. Les publications maison se poursuivent et l'aident à traverser ses années de collège, cette difficile école de l'obéissance aux adultes et au conformisme de ses contemporains.

« *Ne jamais hésiter à envoyer des e-mails* » (avoir de l'audace). Début des années 2000, Maël est interne au lycée Rousseau à Laval, et Internet est né, qui l'ouvre sur le monde et une idée folle : depuis les ordinateurs du CDI, il contacte par e-mail des auteurs québécois, belges, etc., réunit 20 pages d'un fanzine qu'il va imprimer au pas de course chez le photocopieur du coin. *Gorgonzola* voit le jour, avec pour sous-titre, « *le fanzine pas bo des punks aux cheveux sales…* »

Être persévérant, très. Quinze ans et 24 numéros plus tard, *Gorgonzola* est toujours là, avec une même recette, celle du « fait-maison » (le do-it-yourself cher au mouvement punk), un artisanat qui vise la qualité du quasi-pro (« *quasi, car je ne suis pas perfectionniste, j'aime débuter des projets, les faire, mais après, faut que ça sorte vite* »). Sur près de 160 pages, le dernier numéro du fanzine, désormais annuel, mêle bande dessinée, textes de réflexion, critiques, dossier (autour de la BD croate cette fois), avec une ambition patrimoniale, celle de conserver une mémoire de la bande dessinée.

Penser et faire la BD (avec de l'audace encore). Toujours animé par cette saine habitude de frapper aux portes, en 2006, Maël envoie à la revue *Comix Club* un article qui ouvre sa carrière de critique de bande dessinée. Dès ce premier texte – titré *Fanzinat de mon cœur* – il télescope sa réflexion théorique et son expérience d'auteur et d'éditeur. Penser et faire la BD sont indissociables chez lui.

Plus tard, il recontacte l'université Paris-Descartes, dont il est jeune diplômé en licence professionnelle des métiers du livre. « *Comment se fait-il qu'une licence d'une telle qualité ne propose pas de cours sur la bande dessinée ?* » feint-il de s'indigner. Ainsi débute sa carrière d'enseignant. Deux jours de cours, très haut débit (le garçon a une élocution supersonique), « *riches, foisonnants, denses… presque trop !* », selon les retours des étudiants. À l'image du personnage ?

Faire de sa passion sa vie (et vice versa). Maël est un garçon qui s'expose : à la critique, à l'amusement des uns, à l'agacement des autres, à l'attachement surtout. Ses étonnements, réflexions ou colères alimentent ses comptes Twitter, Facebook and co. Summum de l'exposition (exhibition ?), il publiera sur un de ses blogs (oui, Maël conjugue tout au pluriel), un ambitieux projet d'autobiographie dessinée (un « égozine » selon la terminologie rannouesque). *Ceci est mon corps !* n'épargne rien au lecteur, de sa panique d'avoir mauvaise haleine au diagnostic de trouble de l'attention qui lui fut attribué (mais ne serait-ce pas plutôt une capacité à déployer des attentions multiples et simultanées ?). En attendant une éventuelle publication de ce projet inachevé, il écrit les histoires des autres (une demi-douzaine de BD parues à ce jour portent sa signature de scénariste).

De la campagne électorale régionale dont il fut tête de liste, le militant écologiste tire aussi un récit dessiné – *Ceci est ma campagne !* – qui offre ce regard décalé, ingénu, avec quelques pages désopilantes sur sa photo de campagne et cette fichue chemise blanche qui, au moins, a su capturer ses poils.

Prendre des tangentes en parallèle. 2016 : après ses études, le voici bibliothécaire, à Andouillé puis à Laval, mais déjà ailleurs. Maël prend un congé sabbatique d'un an pour participer à la renaissance de la prestigieuse revue *Les Cahiers de la bande dessinée*. Il profite aussi de cette parenthèse, après laquelle il reprendra son poste à la médiathèque de Laval, pour diriger et co-écrire un ouvrage collectif consacré à la bande dessinée… en bibliothèque ! Une publication qui fait désormais référence.

Du critique au chercheur : voir plus grand encore ! Maël affûte sa réflexion sur la BD en lisant tous azimuts et en signant régulièrement des articles pour des revues ou sites spécialisés (*Du9, Bodoï…*). Il a parsemé son cursus universitaire de mémoires, parmi lesquels une étude sur *Pif Gadget* et le communisme (un ouvrage devrait paraître en 2021) et une recherche sur l'histoire du fanzinat en France. C'est ainsi qu'il est repéré par un groupe de chercheurs spécialistes de la BD, qui l'adoubent et sollicitent sa réflexion, sa participation à des colloques…

Et si l'ultime secret de Maël Rannou était celui-là… « *Je fais des listes de choses à faire, avec le court comme le long terme, et des tâches simples, comme ça, c'est motivant de cocher.* » À ce jour :

- Terminer *Ceci est mon corps !*
- Acheter des gants pour finir d'avoir froid à vélo
- Prendre les dimensions du placard pour des étagères
- Préparer la conférence du festival d'Angoulême sur Pif et le communisme…

Longue vie aux listes de Maël Rannou ! ◆

© Alexis Horellou

SATIRE À TOUT-VA

« *Les attentats contre* Charlie Hebdo *ont été le déclic* ». En juillet 2015, Loran Ferrand et Yoann Pouteau concrétisent un projet qu'ils mûrissent depuis longtemps : éditer un fanzine où ils pourraient exprimer leurs opinions, dénoncer ce qui les hérissent, proposer des articles de fond sur l'écologie ou le véganisme, causer punk hardcore ou petits mickeys… « *Bref, faire le fanzine qu'on rêvait de lire* ». ***Bullshit'n'roll*** was born ! Et ce « *fanzine amateur, satirique et bordélique* », qui fêtait en 2019 son 7e numéro, s'étoffe au fil des parutions, alimenté par une équipe de 6 à 7 bénévoles et une vingtaine de contributeurs, dont quelques auteurs BD confirmés (Caritte, Jean Bourguignon…) et des talents en devenir. Très denses, les 60 pages de *Bullshit'n'roll* débordent ainsi d'illustrations et de bandes dessinées en tous genres. Graphisme soigné et impression couleur, le fanzine, disponible sur abonnement et dans une poignée de librairies et disquaires, vaut largement ses très modiques 5 euros.

Depuis trois éditions, les activistes de Bullshit organisent aussi le festival **Spank**, qui met à l'affiche auteurs de BD et groupes punk « *qui dépotent* ». Prochaine édition le 9 mai au Décibel à Montenay.

Trait pour trait

Auteur jeunesse biberonné à Franquin et au manga, touche-à-tout naviguant entre animation et bande dessinée, maestro de la BD historique… Focus sur trois dessinateurs émigrés en Mayenne.

Par Nicolas Moreau

RÉGIS DONSIMONI ET MALEC

Profondément marqués par la culture manga, qu'ils mixent avec l'influence de la BD franco-belge, ces deux-là se connaissent depuis près de 15 ans. Discussion entre amis.

À ma droite, Régis Donsimoni, quadra posé et faussement flegmatique. Dessinateur de la série best-seller *Le collège invisible* et d'une quinzaine de BD jeunesse, ce Lavallois né à Grenoble signait aussi le scénario d'*Angus*, palpitantes aventures en cinq tomes d'un « chaventurier » grognon.
À ma gauche, Malec, 35 ans, trublion hyperactif et ultraconnecté. Ce storyboardeur de dessins animés est le génial créateur des vidéos *Rap Fighter*, parodies qui mettent en scène des personnages de BD et cumulent plus 20 millions de vues sur YouTube ! Installé à Laval depuis 1998, ce natif du 91 est l'auteur de nombreux strips parus sur le web, et de trois BD publiées chez Delcourt ou Glénat.

Comment décririez-vous vos styles respectifs ?

Régis : Malec sait jongler entre plusieurs identités graphiques. Un côté caméléon qui lui vient de l'animation, où les dessinateurs sont formés à s'adapter aux projets auxquels ils collaborent. Autre héritage de l'animation : son dessin est ultra dynamique. On a toujours une impression de mouvement…
Malec : Je suis storyboardeur depuis près de 15 ans. Je bosse essentiellement pour des dessins animés diffusés à la télé. Pour résumer, je transcris le texte du scénariste – le script –, en images, qui serviront de guide aux animateurs. En moyenne, je produis 1000 dessins par mois. L'exercice oblige à une recherche d'efficacité, de simplicité et de lisibilité, qui influence directement mon travail en BD. Juste à leur silhouette, on doit pouvoir identifier immédiatement chaque personnage. En cela, l'expressivité du dessin de Riad Sattouf m'a aussi beaucoup influencé. C'est un maître dans le genre…

Et Régis Donsimoni, vu par Malec ?

Malec : Son dessin est hyper propre techniquement, hyper maîtrisé. Et puis, je le trouve drôle, Régis ! J'aime son cynisme et son humour cinglant, loin de l'idée qu'on pourrait se faire d'un auteur jeunesse. D'ailleurs, dans *Angus*, il y a une bonne dose de cynisme et de dérision. Et puis surtout, il a su digérer dans son travail les codes graphiques et narratifs du manga, sans jamais les parodier. Cette influence est sensible à tous les niveaux : dans le trait, les proportions, les cadrages…
Régis : Le manga est arrivé assez tardivement en France, au début des années 90, avec *Dragon Ball* notamment. Je me suis pris ça en pleine face ! Il y a eu un avant et un après Akira Toriyama (le créateur de *Dragon Ball*, ndlr) pour moi. Une fois que j'ai découvert son travail, je n'avais plus qu'une idée en tête : faire la même chose. Je n'en suis jamais vraiment sorti depuis, je lis encore énormément de mangas.
Malec : J'ai découvert les mangas un peu sur le tard. Mais *Dragon Ball Z* a aussi été une révélation. Je recopiais des pages entières. Ça me faisait rêver… Je les volais pour les lire (*rires*).

Vous citez aussi des auteurs comme Roba ou Franquin, ce qui témoigne d'une culture BD plus classique…

Malec : Gamin, j'étais seul. Le gosse un peu chelou, qui n'a pas de père, de frère, ni d'ami. Le dessin et la BD ont été des refuges. Je dévorais *Spirou*, *Cédric* et surtout *Boule & Bill*. Je suis toujours un grand fan de Roba. J'adore son dessin, la poésie des premiers *Boule & Bill*… Et cette phrase avec laquelle je me sens complément en phase, où il dit : « *je pense qu'il n'y a pas de dessin sans rêve. Si on ne rêve pas dans ce métier, je ne vois pas ce qu'on y fait* ».
Régis : Ma mère lisait de la BD, *Tintin*, *Lucky Luke*, *Gaston*, *Spirou*… J'ai tout lu et relu des centaines de fois. Mon premier coup de cœur, c'est Franquin. Il a révolutionné la manière de faire de la BD. Pour moi, c'est un visionnaire et une influence directe. Dans ma famille, il y avait plein de dessinateurs, de profs de dessin… J'ai toujours dessiné et cela s'est intensifié au collège et au lycée, où j'étais « le mec qui dessine bien ». Très vite, j'ai su que je voulais être dessinateur de BD. Mais mes parents étaient vraiment contre… Après deux années de médecine avortées, j'ai fini par entrer à l'école de dessin Émile Cohl à Lyon, en 1995.

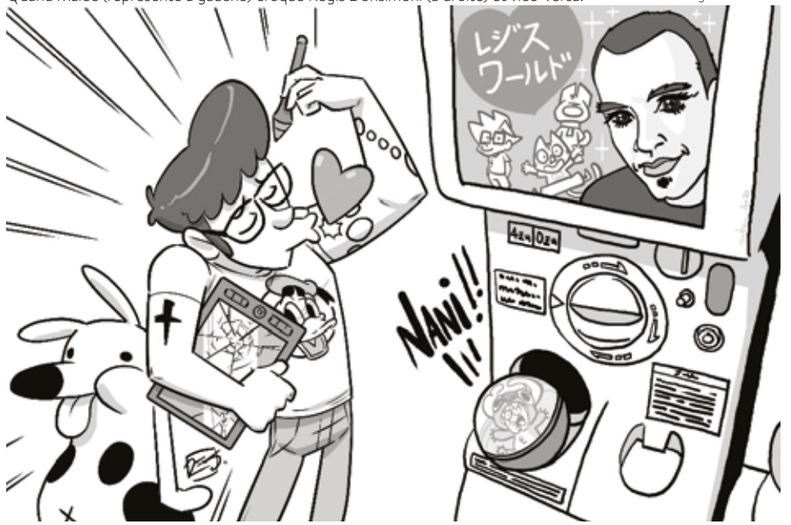
Vous sortez tous les deux d'une école de dessin. C'est un passage obligé aujourd'hui pour faire de la BD ?

Régis : Non, heureusement ! Pour ma part, j'avais besoin d'un cadre m'apportant une rigueur que je n'étais pas capable de m'imposer seul. À Émile Cohl, le rythme était très soutenu, avec une exigence et un esprit de compétition très fort. En quatre ans, j'ai appris d'abord les bases du dessin classique, l'anatomie, la perspective, les couleurs, etc., pour me spécialiser ensuite en BD, avec comme profs des auteurs reconnus tels que Lax ou Got…
Malec : J'ai bossé un an en usine pour payer les trois ans que j'ai passés à l'école Pivault à Nantes. L'enseignement y était très intensif aussi. Avec une forte concurrence entre étudiants : sur 30 élèves dans ma promo, quatre bossent aujourd'hui dans la BD ou l'animation. Après quelques années d'expérience en France, on m'a offert l'opportunité de partir travailler au Japon, LE pays de l'animation. Ça a été une expérience incroyable, une immersion totale dans une culture dont je ne savais rien. En 2011, j'ai commencé à publier mes propres histoires sur le Net, via Turbomédia, une technologie qui permet de rendre interactive et animée la lecture d'une BD. Puis j'ai publié sur les réseaux sociaux des strips où je racontais ma vie au Japon. Chaque publication suscitait des centaines de likes. À tel point que Delcourt, flairant le bon plan, m'a proposé d'éditer mes strips en album. J'ai travaillé comme un fou en parallèle de mon boulot, pour pondre en 2017 une BD de 140 pages, *Le monde à Malec*, qui, malgré mes 500 000 followers sur le web, a fait un peu flop. (*rires jaunes*)

Régis, tes débuts ont été plus heureux…

Régis : En 2001, après deux albums chez Glénat, je suis monté à Paris au culot, avec un seul contact en poche, celui du dessinateur Alain Janolle qui, coup de bol, m'a fait rencontrer Ange, le futur scénariste de *Collège invisible*. Au départ, la série a démarré doucement, mais l'éditeur, Soleil, nous a fait confiance et les ventes ont commencé à sérieusement décoller à partir du 4e tome. Aujourd'hui, les éditeurs sont bien plus frileux, et si une série ne dépasse pas dès le premier tome les 10 000 ventes, elle est stoppée, sans qu'on lui laisse le temps de s'installer. C'est ce qui s'est passé avec *Angus*, dont j'ai appris l'arrêt alors que je dessinais le tome 5.

Quand Malec (représenté à gauche) croque Régis Donsimoni (à droite) et vice-versa. © Malec et Régis Donsimoni



La série s'est terminée en queue de poisson… J'ai pris un gros coup au moral. Heureusement, plusieurs scénaristes m'ont sollicité par la suite, pour *Hector*, la série *Ovalon*…

Vous êtes d'abord dessinateurs. Comment travaille-t-on avec un scénariste ?

Régis : En général, le scénariste nous fournit un texte, déjà découpé en cases. Avec des indications plus ou moins précises sur ce qui doit figurer dans chaque case. À la base, il y a souvent une complicité, qui repose sur des références, des envies communes. Et puis l'alchimie s'établit. Le scénariste donne l'impulsion mais le dessinateur doit pouvoir apporter sa vision, quelque chose de lui-même. C'est le même type de relation de confiance qui se tisse avec les coloristes. Moi, ce que j'aime c'est dessiner. Je préfère confier la mise en couleur de mes planches à une personne dont c'est le métier, et qui sera dix fois plus compétente et efficace que moi. Et puis, dans cette profession très solitaire, c'est précieux de pouvoir échanger avec des collaborateurs !

C'est parfois difficile de travailler seul ?

Régis : Au départ c'était très compliqué pour moi de travailler à domicile, de me mettre au boulot le matin, de m'autodisicpliner, sans aucune interaction avec qui que ce soit… Et puis réaliser une BD, c'est un marathon. C'est long et fastidieux, cela peut prendre six mois-un an, il faut tenir la distance, ne pas perdre le rythme et la motivation… D'où l'importance des festivals, parce qu'on peut s'y rencontrer entre auteurs, pour pleurer sur notre sort (*rires*). Et puis les retours du public sont toujours instructifs et gratifiants.

En matière de communication et surtout de création, le numérique a changé la vie des dessinateurs, non ?

Régis : Beaucoup d'auteurs travaillent encore sur papier. Mais une bonne partie utilise aujourd'hui la tablette graphique. C'est une sorte d'écran posé à plat, sur lequel on dessine avec un stylet. Cela demande au départ un temps d'adaptation mais les sensations sont très proches de celles du papier. Et le gain de temps est énorme. Avant, du crayonné à l'encrage, je réalisais trois ou quatre pages en un mois, quand j'en fais dix ou quinze aujourd'hui.

Malec : Fini les maladresses, les coups de gomme sur l'encre pas sèche qui t'obligeaient à refaire toute une planche, terminé les corrections au typex… Si tu fais une erreur, hop, tu peux revenir en arrière. Cela favorise la créativité : on se sent libre d'expérimenter, de tester des choses qu'on n'aurait pas osé essayer sur papier par peur de l'erreur…

Aujourd'hui, la BD n'est pas (ou plus) votre activité principale. C'est devenu compliqué de vivre de ce métier ?

Régis : En ce moment, je dessine des personnages pour un jeu vidéo. Je n'ai jamais aussi bien gagné ma vie ! C'est une toute autre économie, avec des moyens énormes. Mais la BD me manque, j'ai envie de continuer à raconter des histoires. Chez moi, c'est de l'ordre du réflexe pavlovien : quand je dessine, je suis heureux. Je ne veux pas renoncer à ce plaisir. Et au bonheur d'en procurer aux autres ! Je discute actuellement avec plusieurs scénaristes. J'espère que cela aboutira bientôt.

Malec : J'ai compris dès l'école Pivault que ce serait complexe de vivre de la BD. J'ai toujours fait cela en parallèle de mon boulot, mais avec l'espoir un peu naïf que l'énergie et le travail que j'y mettais seraient récompensés. J'ai été déçu à chaque nouveau livre, qui n'a jamais dépassé les 2-3 000 ventes. C'est tellement difficile aujourd'hui d'exister pour un jeune auteur. Et puis, les albums sont vendus trop cher ! La BD n'est plus un produit culturel populaire, mais un objet de luxe. Mes prochaines BD, je les ferai d'abord pour moi, et je les publierai sur le web ou en autoédition, sans intermédiaire. Ce qui d'ailleurs est souvent plus rémunérateur que de travailler avec un éditeur. De plus en plus d'auteurs ont recours au crowdfunding ou à des systèmes comme Tipeee, qui permettent aux fans de les soutenir financièrement. Avec Internet et les plateformes de streaming comme BayDay, de nouvelles formes de diffusion s'inventent. Nous sommes peut-être la dernière génération attachée au papier et à l'objet. ◆

ONE SHOT

Ancien postier, le Changéen **B.Vélo** raconte dans *La 2 CV jaune* les aventures d'un… facteur en 2 chevaux ! Dessin classique léché, technique virtuose de colorisation au lavis et gags hilarants… Du bel ouvrage !
Classicisme aussi et ligne claire façon Hergé ou Jacobs pour ***Microclimat***, joli succès (local), signé et autoédité avec une belle énergie par les castro-gontériens Dominique et Isabelle Rocher.

FRANÇOIS DERMAUT

Mayennais d'adoption, le dessinateur des célèbres *Chemins de Malefosse* est un pionnier majeur de la bande dessinée historique. Portrait, en quelques traits, d'un grand amoureux, du dessin, des femmes, de la Mayenne…

Virus. Victime autodéclarée du virus de la BD, le jeune François Dermaut, né en 1949 à Tourcoing, le décide du haut de ses 7 ans : il sera dessinateur de bande dessinée. Encouragé par son père, peintre amateur, il reçoit une formation artistique, et « *descend à Paris* », où il travaille d'abord pour la presse jeunesse. Puis il crée en 1982 avec le scénariste Daniel Bardet *Les chemins de Malefosse*. Fondatrice, la série, que les deux complices poursuivront jusqu'en 2007, se vendra par millions d'exemplaires. Un succès populaire qui doit beaucoup aux qualités de son dessinateur : trait à la perfection « *honteusement classique* », expressivité des personnages, richesse des décors, qualités cinématographiques des cadrages, plans-séquences… Cet adepte des couleurs directes colorise ses planches à l'aquarelle sèche. Une technique exigeante et chronophage, qui requiert une maîtrise et une précision d'orfèvre. Quintessence de ce savoir-faire : les très beaux journaux de voyage que Dermaut signe au début des années 2000, dont ses *Carnets de Saint-Jacques-de-Compostelle*. Récit illustré d'un périple pédestre entrepris après un radical changement de vie, qui le verra se défaire de son addiction à l'alcool.

Les chemins de Malefosse, Tome 1, éditions Glénat © François Dermaut

Histoire de fou. Ce fou d'histoire, qui « *déteste dessiner des bagnoles* », accorde une attention maniaque, quasi pathologique, à l'authenticité historique des objets, armes, vêtements, meubles, bâtisses et autres monuments qu'il représente. « *Quand je dessine une charrette, il me faut la doc pour dessiner le bon essieu, le bon nombre de boulons, etc.* » Un souci ultra poussé du réalisme que ce virtuose pétri de doutes regrette parfois : « *j'aimerais pouvoir être plus direct, expressif… Mais je ne sais pas me lâcher, c'est une des difficultés de ma vie* ».

Love du 5.3. Au mitan des années 2000, François Dermaut s'installe à Montflours puis à Livré-la-Touche. Coup de cœur. « *Je suis amoureux de la Mayenne. Les paysages sont beaux. Les gens sont authentiques. J'aime la campagne, la vraie, avec des bouses sur les chemins…* » Un brin casanier, il répond aux festivals qui l'invitent par une photo prise depuis la fenêtre de son atelier : « *qu'avez-vous de mieux à m'offrir ?* ». Le dessinateur collabore notamment avec le musée du Château de Mayenne, pour lequel il réalise une superbe série de dessins commentés, retraçant l'histoire du château carolingien.

Femmes, je vous aime. Les femmes sont au centre de la vie de François Dermaut, comme de ses bandes dessinées, qui magnifient le corps féminin sans le fétichiser. Égales des héros masculins dont elles ne servent jamais de faire-valoir, elles y jouent souvent les premiers rôles. À l'image de Rosa, héroïne de son dyptique éponyme, dont le dernier tome est paru en 2019. Cette histoire, dont il signe le scénario comme les dessins, met en scène une femme puissante, renvoyant les hommes à leur machisme. Un récit féministe donc, que l'artiste considère à ce jour comme son « *chef d'œuvre* ». ◆

Sortez les bulles !

Pluriel et familial à Château-Gontier-sur-Mayenne, convivial et orienté jeunesse à Changé, hybride et festif à Craon : portraits de trois événements qui ont remodelé, en quelques années, le paysage des festivals BD en Mayenne. Par Yoan Le Blévec

© Thierry Bedouet

FESTIVAL RUSTINE

Depuis 2015, l'association Octopus, portée par les bédéastes Delphine et Alexis Horellou, fait parler sa science du télescopage artistique et de la fête azimutée.

« *Petite rondelle de caoutchouc servant à réparer une chambre à air de bicyclette.* » Page 1032, le Petit Larousse édition 2020 semble incomplet. Il pourrait ainsi ajouter : « *festival mayennais pluridisciplinaire au confluent de la bande dessinée, de la musique et d'une myriade de curiosités artistiques* ».

Car où et quand peut-on, dans un même week-end, taper du pied sur un concert de punk gascon, voir un ciné-concert, rencontrer une ribambelle d'auteurs ou encore remporter, au tirage au sort, un tatouage stylé de Joe Moo Tatoo ? Tout simplement, du 28 février au 1er mars, en pays de Craon, terre d'adoption de Delphine et Alexis, auteurs à quatre mains de plusieurs albums acclamés au rayon BD adulte (*Plogoff*, *Ralentir*…) et jeunesse (*Lucien et les mystérieux phénomènes*, dont le tome 2 est en préparation).

Après avoir baigné quelques années dans le bouillon créatif de l'underground bruxellois, ils posent leurs valises à Niafles en 2011. La modeste bourgade, 350 âmes, accueille les trois premières éditions d'un festival qu'ils souhaitent d'emblée à leur image, bric-à-brac de talents dans un esprit ouvertement festif. « *Un vrai côté cour des miracles* », résume Delphine. De la BD, oui, mais pas que. « *Mêler plein de médiums artistiques, on a toujours défendu ça dans les soirées qu'on organisait en Belgique ou au festival d'Angoulême*, enchaîne Alexis. *Profiter d'une sortie de fanzine pour faire un concert, inviter des créateurs, des tatoueurs… C'est quelque chose d'assez marqué dans la BD alternative.* »

À la bonne franquette

Une singulière émulsion qui regroupe 300 curieux dès ses débuts et séduit : en 2018, la Ville de Craon propose au festival d'installer son QG dans une salle plus spacieuse, située en centre-ville. Rustine passe sur trois jours, étoffe son cabinet de curiosités et agrandit le cercle d'initiés, attirant l'an dernier 800 personnes. Tout en restant à la bonne franquette, et si possible éloigné d'enjeux marchands : « *on veut fonctionner sans pression financière, sur entrée libre, en invitant uniquement des artistes dans l'état d'esprit du festival, quitte à soutenir des projets encore un peu fragiles* ».

Ici point de course à la tête d'affiche ou de créneaux dédicaces : le public pourra cette année encore rencontrer librement la dizaine d'auteurs invités. Mais aussi profiter de cinq expositions, dont celle consacrée au travail sérigraphique du dessinateur Alexandre Clérisse. « *On pense les expos comme des univers à part entière, avec des choix artistiques, ludiques ou didactiques. Il ne s'agit pas simplement de montrer le travail de gens qui savent bien dessiner.* » De fait, le cosignataire de *L'Été Diabolik*, BD marquante de ces dernières années, a un maître coup de crayon. Il prête son trait stylisé et ses couleurs flamboyantes à l'affiche d'une 6e édition encore fort affriolante. Sur la route des festivals amenés à devenir cultes, Rustine semble bien paré à toute crevaison. ◆

FESTIVAL BD DU PAYS DE CHÂTEAU-GONTIER

En dix éditions, cet événement s'est affirmé comme un rendez-vous majeur, drainant une soixantaine d'auteurs et plus de 5000 visiteurs.

La BD, **Éric Le Quec** est tombé dedans quand il était petit. « *Je ne tenais pas en place, mes parents m'ont mis un* Tintin *dans les mains : ça m'a tout de suite calmé.* » Il découvre par la suite *Astérix* et les classiques s'enchaînent. Le virus de la collection est en germe, il ne le lâchera plus. Aujourd'hui, il est à la tête d'un trésor : 28000 BD sur plus d'un kilomètre d'étagères, occupant un tiers de sa maison. « *Certains me prennent pour un doux dingue. Mais ils peuvent se rassurer, j'ai une vie très équilibrée* », sourit-il. Ce professeur d'EPS, père de cinq enfants et la soixantaine fringante, a su très tôt convertir sa passion en action. C'est en 1986 la création avec un ami d'un club BD à Laval, d'un premier salon en Bretagne deux ans plus tard, puis le lancement du festival de BD de Laval en 1992, dont le succès s'amplifie rapidement.

Après seize éditions, clap de fin et nouveau départ : cap sur les richesses du patrimoine castrogontérien. Sur les conseils de son ami et auteur Sylvain Vallée, il visite le couvent des Ursulines et se dit qu'il y a là « *un truc superbe à faire* ». Rapidement soutenu par le Pays de Château-Gontier, armé d'une solide expérience de terrain et d'un joli carnet d'adresses, Éric Le Quec monte une asso avec des anciens du festival lavallois et quelques nouveaux venus.

Les 2 et 3 octobre 2010, le joyau architectural du 17e siècle ouvre gratuitement son cloître à un public hétéroclite, mêlant curieux et passionnés, familles et « chasseurs de dédicaces ». « *En 20 ans, les festivals BD s'étaient multipliés en France. Il fallait attirer un public plus large en se démarquant des salons traditionnels. Partant notamment du principe que la BD est un dénominateur commun à de multiples formes d'art, l'idée était d'ouvrir aussi le champ à la musique, à la peinture, au cinéma, au théâtre…* » Sur le modèle assumé du festival Quai des bulles à Saint-Malo, le programme présente des spectacles au croisement des disciplines : concerts dessinés et « balades croquées », films d'animation, pièces de théâtre… Plus ludique, un escape game autour de l'univers BD sera également proposé lors de la prochaine édition, en octobre 2020.

Jungle des sorties

Capter l'air du temps, sortir des ornières : Éric Le Quec et le noyau dur de dix bénévoles qui pilote le festival ont saisi l'enjeu d'un secteur hyper dynamique. « *Le milieu de l'édition évolue et croît sans cesse. Il sort aujourd'hui plus de 5000 BD par an, ça devient compliqué pour le commun des mortels de s'y retrouver* », déplore le président de l'association.

Dans cette foisonnante jungle des sorties, l'équipe défriche au maximum. Le club BD se réunit une fois par mois pour échanger ses derniers coups de cœur, tandis qu'Éric court douze à quinze festivals par an, à la rencontre des futurs auteurs invités, « *plutôt autour d'une bonne table que derrière une table de dédicace* ».

Une soixantaine est conviée chaque année aux Ursulines, « *dans des conditions d'accueil tip-top, et un souci d'alchimie entre des auteurs qui souvent se connaissent et ont plaisir à se retrouver. Créer une bonne osmose et de la convivialité, c'est essentiel sur un salon* ».

La ligne (claire) du festival ? À la fois un bel éclectisme de styles graphiques et narratifs et une prédilection marquée pour la BD franco-belge, reflet des propres appétences du collectionneur. Et chaque année des pointures à l'aura internationale, comme l'illustrateur Benjamin Lacombe, invité en octobre dernier et « *tombé amoureux des Ursulines* ». Une expo consacrera sa griffe gothique et colorée lors de la prochaine édition, dont l'affiche lui est d'ailleurs confiée. « *Et on sait déjà qui fera celle de 2021 !* » Des idées, l'équipe de Château-Gontier n'en manque pas, essayant « *d'avoir toujours deux ou trois éditions d'avance* ».

Quand il regarde vers demain, Éric effleure toutefois une crainte : « *Je vois de plus en plus de cheveux blancs dans les festivals. On peut se poser la question : y aura-t-il moins d'amateurs de BD dans 20 ans ?* » D'ici là, gageons que d'autres jeunes lecteurs auront goûté, nombreux, à la même potion magique. ◆

ROCK STRIPS

Rock et BD ont toujours fait bon ménage… Comme l'illustre le **salon du disque et de la BD de Laval**, rendez-vous des bédévores et vinyl addicts, qui fêtait sa 5e édition en février dernier. À Cossé-en-Champagne fin août, le **Keudfest**, petit festival de rock'n'roll à la campagne, complète sa prog' avec quelques auteurs de BD…

RENCONTRES BD EN MAYENNE

À Changé, les Rencontres BD affinent leur ligne depuis leur création en 2008 : prime à la jeunesse et lien privilégié entre auteurs et lecteurs.

La fin d'une aventure en fonde parfois de nouvelles. Dans le sillage de cet événement pionnier que fut le festival BD de Laval, émergeront deux manifestations : l'une à Château-Gontier (*lire p. 21*), l'autre à Changé. En 2008, les premières Rencontres BD en Mayenne prennent ainsi leurs quartiers dans la salle des Ondines. À leur tête, une organisation collégiale fédérant l'association lavalloise des amateurs de bande dessinée (ALABD), la Bibliothèque départementale de la Mayenne (BDM) et la librairie M'Lire. Dès la première édition, les fondations sont posées : primauté aux temps d'échange et à la convivialité, et place de choix accordée au jeune lectorat. Le festival est ponctué par la remise du prix Bull'gomme 53, décerné à un auteur de BD jeunesse (*lire p. 13*).

Dans une ambiance cosy et familiale, petites tables rondes et ateliers se substituent aux vertigineuses files d'attente de certains grands festivals. Exit la configuration en mode « abreuvoir » qui crée une barrière entre public et auteurs invités, et bloque ces derniers derrière une table…

Roulez jeunesse !

Longtemps parmi les petites mains de l'asso, **Marina Jousset**, présidente d'ALABD depuis 2017, s'excuse presque, dans un sourire, d'être « *sans doute, dans l'équipe, la moins spécialiste en BD* », tout en avouant lire tout de même « *une centaine de titres par an* ». Cette dynamique et joviale éduc spé a succédé à l'historique Éric Poilpot, toujours chargé, avec d'autres membres d'ALABD, de la sélection d'une douzaine d'auteurs. Ajouté aux invités « coup de cœur » des libraires de M'Lire et aux dix autres retenus par la BDM pour le prix Bull'Gomme, c'est un beau plateau d'environ 25 noms qui investit les Rencontres aux premiers jours du printemps (les 28 et 29 mars cette année).

D'ateliers variés en lectures dessinées, d'animations en incontournables dédicaces, les auteurs ne viennent pas pour buller. « *Ils repartent souvent aussi épuisés que ravis*, appuie Marina, *notamment les auteurs du prix Bull'Gomme, qui animent en amont des ateliers dans toute la Mayenne. Pour eux, c'est souvent une expérience incroyable de se confronter aux retours de centaines de jeunes lecteurs.* » Les moins de 12 ans représentaient d'ailleurs plus d'un tiers des quelque 1500 entrées de l'édition 2019, pic d'une fréquentation en hausse constante.

Engouement dont voici une clé possible : les « Rencontres » vantées sur l'affiche ne se contentent pas d'une promesse. À taille humaine et proposant une programmation privilégiant la découverte, elles sont bien cette joyeuse parenthèse, ludique et intergénérationnelle, où dédicacer n'est plus une fin en soi : plutôt l'occasion d'un rendez-vous précieux entre auteurs de BD et ceux qui les lisent. ◆

DIASPORAMA

Ils sont nés en Mayenne ou bien y ont vécu plusieurs années. Point sur quelques auteurs expatriés qui gardent un pied dans le 5.3.

Initiateur du festival BD de Château-Gontier, dont il est un invité incontournable depuis sa création, **Sylvain Vallée** est une « star » du 9e art, dessinateur d'*Il était une fois en France* et *Katanga*, deux séries au large succès critique et public (plus d'un million d'exemplaires vendus pour la première !).

Né à Laval, **Zanzim** alias Fred Leutelier, a grandi à la campagne où « *il n'avait pas grand-chose d'autre à faire que de lire des BD* ». Le désormais Rennais a publié plusieurs albums (*Les yeux verts*, *Ma vie posthume*…) avec différents scénaristes (Hubert, Duval…), avant de réaliser en solo le remarqué *L'île aux femmes*. *Peau d'homme*, sa nouvelle BD, paraîtra en avril (chez Glénat).

Illustrateur jeunesse et auteur de BD né à Renazé, le Nantais **Thierry Bedouet** a co-fondé en 2003 **Vide Cocagne**, maison d'édition de bande dessinée au catalogue irréprochable et fort alléchant.

Mayennais d'adoption à présent Parisien, **Tanguy Ferrand** a signé le scénario de quelques albums (*Vaudou Dou Wap*, *La mue*…). Aussi graphiste, il lançait au printemps 2019, avec le dessinateur Jeff Pourquié, la revue collaborative ***Rita***, bel objet d'une centaine de pages mixant BD et littérature.

Retrouvez et empruntez les albums de ces auteurs, et de ceux évoqués dans ce dossier, sur le site de la **Bibliothèque départementale de la Mayenne**.

"MUMO

VA À LA RENCONTRE DES ENFANTS SUR LEUR LIEU DE VIE, AFIN DE RÉDUIRE LA FRACTURE CULTURELLE LIÉE À L'ÉLOIGNEMENT SOCIAL ET GÉOGRAPHIQUE DES MUSÉES" RACONTE SA FONDATRICE, INGRID BROCHARD. AVEC À SON BORD DES ŒUVRES PRÊTÉES PAR LE FRAC (FONDS RÉGIONAL D'ART CONTEMPORAIN) DE LA RÉGION QU'IL TRAVERSE, LE MUMO A TOUCHÉ PLUS DE 80 000 ENFANTS DEPUIS SA CRÉATION EN 2011. EN MAYENNE, DE VAIGES À RENAZÉ EN PASSANT PAR VILLAINES-LA-JUHEL, PENDANT PRÈS D'UN MOIS, PLUS DE 1400 SCOLAIRES ONT PU LE DÉCOUVRIR GRATUITEMENT.

IMAGINÉ PAR MATALI CRASSET, DESIGNEUSE TRÈS EN VUE, MUMO ADOPTE UNE LIGNE SOBRE, ULTRA GRAPHIQUE MAIS ACCUEILLANTE.

LA VISITE, INTERACTIVE ET LUDIQUE, EST ANIMÉE PAR DYLAN, MÉDIATEUR DU MUMO. "*TRAIT D'UNION*" ENTRE LES ÉLÈVES ET LES ŒUVRES, IL FAIT CIRCULER LA PAROLE, INSTAURE UN CLIMAT DE CONFIANCE, AUTORISANT CHACUN À EXPRIMER SON RESSENTI. PAS INTIMIDÉS POUR UN CENT, LES COLLÉGIENS ÉTONNENT PAR LEUR RÉACTIVITÉ ET LA JUSTESSE DE LEURS ANALYSES. ILS SONT À BONNE ÉCOLE: PETRA DOITTÉE-PLATZER, LEUR PROF D'ARTS PLASTIQUES, ARTISTE PAR AILLEURS, A CRÉÉ UNE GALERIE D'ART AU SEIN DU COLLÈGE VOLNEY.

11H27. À QUELQUES PAS, DANS LA SALLE OÙ ONT ÉTÉ DÉLOCALISÉS LES ATELIERS DE PRATIQUE, LES CE1/CE2 DE L'ÉCOLE DE CHÉRANCÉ METTENT EN APPLICATION LES NOTIONS APPRISES LORS DE LEUR VISITE: COULEURS FROIDES / COULEURS CHAUDES, ABSTRAIT/ FIGURATIF... CONCENTRÉS, ILS DÉCOUPENT DES FORMES ABSTRAITES, DONT ILS PROJETTENT ENSUITE LES OMBRES CHINOISES SUR DE GRANDES BÂCHES. MAGIQUE: DE CES OMBRES, SURGISSENT D'ÉTRANGES FIGURES.

"*DYLAN, LÀ, ON DIRAIT UN CANARD QUI S'ENVOLE!*" S'EXCLAME ORIANE. TRÈS VITE, LES ÉLÈVES SE PRENNENT AU JEU, ET L'IMAGINAIRE GALOPE... UNE FAÇON DE MONTRER QUE, LOIN DES CONCEPTS COMPLIQUÉS, L'ART EST D'ABORD UN JEU D'ENFANTS. LÆTITIA LEBEL, LEUR ENSEIGNANTE, SAVOURE: "*C'EST UNE CHANCE POUR EUX, QUI ONT RAREMENT L'OCCASION DE VOIR DES ŒUVRES EN VRAI. LA FORMATION DONT LES PROFESSEURS ONT BÉNÉFICIÉ EN AMONT DE LA VISITE, NOUS PERMET DE LA PRÉPARER AU MIEUX, ET DE LA PROLONGER ENSUITE EN CLASSE!*"

LE LENDEMAIN SOIR, LE MUSÉE SERA OUVERT AU TOUT PUBLIC. "*QUI REVIENT AVEC SES PARENTS?*" DEMANDE DYLAN. TOUS LES DOIGTS SE LÈVENT. VOICI LES MUMÔMES CONQUIS! ET LE PAPY À CASQUETTE DEVRAIT L'ÊTRE AUSSI...

DYLAN & CORENTINE, MÉDIATEURS DU MUMO PENDANT SON PÉRIPLE EN PAYS DE LA LOIRE, SONT AUSSI ARTISTES "*ON ESSAIE D'ÊTRE CRÉATIFS DANS NOS VISITES ET NOS ATELIERS, POUR SE RENOUVELER ET ÉVITER LA ROUTINE*".

King créole

Grande figure de la musique créole, Dédé Saint-Prix est cette année l'invité du conservatoire de Laval agglo. Pendant plusieurs semaines, il intervient dans les écoles, maisons de quartier, crèches, hôpitaux… Rencontre avec un musicien hors du commun. Par Carole Gervais

© Florian Lemaitre

École élémentaire Germaine-Tillion, quartier des Pommeraies à Laval. La fin de la récré vient de sonner. Dans le hall de l'établissement, une séance de travail un peu particulière se met en place. « *Bel bonjou, tout l'monde !* » « *Bel bonjou, Dédé !* » Calé derrière son tambour, André « Dédé » Saint-Prix fait face à une quarantaine d'enfants assis à même le sol. En une fraction de seconde, l'artiste embarque tout ce petit monde sous le soleil de la Martinique, son « bel péyi » de frangipaniers et de bananiers. La magie opère.

Élèves en classe de cm1 et cm2, tous pratiquent le steel band à l'école, sous la direction de Jean Duval, professeur de percussions au conservatoire et intervenant en milieu scolaire. C'est lui qui a initié ce projet autour de la culture créole. « *Je suis la carrière de Dédé Saint-Prix depuis des années. C'est LA référence en matière de musique antillaise.* » Par l'intermédiaire d'un ami commun, saxophoniste, l'enseignant entre en contact avec l'artiste. Très vite, le courant passe. « *Je fonctionne beaucoup au feeling, et il a tout de suite été excellent !* », confirme Dédé.

Au programme de la rencontre d'aujourd'hui – la deuxième d'une série de quatre –, l'apprentissage de plusieurs titres du répertoire du Martiniquais, mais aussi quelques chants traditionnels créoles que les enfants s'approprient avec bonheur. Une partie des élèves assure l'accompagnement aux percussions.

« *Je suis un musicien social, un passeur* », revendique l'artiste. « *J'aime transmettre aux jeunes générations, et j'essaie toujours de valoriser l'autre, de lui permettre d'exprimer ce dont il est capable.* » Jean Duval opine du chef : « *Nous avons beaucoup de chance de pouvoir travailler avec Dédé ! On apprend énormément à son contact. Il est sincère, franc, et possède de grandes qualités humaines. Il parvient à emmener les gens très loin, en faisant preuve de beaucoup de rigueur. C'est un grand monsieur !* »

Musicien sans frontières

Né aux Antilles dans une famille modeste, Dédé se passionne très tôt pour la musique. Dès l'âge de 8 ans, il passe son temps libre au chouval bwa, le manège traditionnel de la Martinique, où viennent jouer les musiciens locaux. « *Je poussais le manège pendant des heures. Ce qui m'intéressait, c'était d'être aux pieds des musiciens… Je n'ai pas reçu de formation classique. J'ai appris la musique comme ça, en allant dans les bals, en écoutant la radio…* »

En 1968, à seulement 15 ans, Dédé enregistre son premier disque, joue dans différents groupes, puis crée Pakatak, une formation rythmique un brin expérimentale. « *Déjà, à l'époque, on mettait le feu !* », se souvient-il. Dans les années 80, il connaît son premier grand succès avec la chanson « Piblicité », fait l'Olympia… Au cœur de sa musique, le chouval bwa, toujours, qu'il revisite en y ajoutant des sonorités actuelles, en y glissant mille couleurs créoles (de la Réunion à Haïti) et des influences venues de partout. Fidèle à ses racines, mais en phase avec son temps, et ouvert sur le monde. Car Dédé, c'est certain, rêve d'une société sans frontières.

Avant de se consacrer pleinement à sa carrière – qui l'a emmené sur les plus grandes scènes internationales – il a été instituteur en maternelle, onze ans durant. « *Quand j'ai démissionné, en 1991, j'étais déjà intervenant en lycée, à l'université, dans les prisons…* » Une démarche qu'il a poursuivie et développée. « *Je mène des actions pédagogiques auprès de publics fragilisés, dans les quartiers, avec les gens du voyage, dans les hôpitaux aussi, notamment avec l'association Musique et Santé pour laquelle je suis formateur.* »

À cœur ouvert

Pendant plusieurs années, il enseigne aussi les percussions afro-caribéennes au conservatoire d'Angoulême. « *Quand il a été question de me titulariser, j'ai fui ! Je veux rester libre pour que la musique arrive quand elle veut dans ma tête, et être disponible pour répondre aux sollicitations. Je veux être au service de la musique !* » Son approche pédagogique, basée sur la rythmique, s'apparente à un jeu de questions-réponses, une sorte de ping-pong verbal et gestuel avec son public. « *J'utilise beaucoup les onomatopées. C'est une langue qui permet de communiquer instantanément. Et dans n'importe quel pays. Chacun se l'approprie. C'est un alibi, une manière d'être ensemble, tout de suite. Y'a pas de couleur, pas de religion, pas de politique ! Ça fait bam ! zip-zap ! wap ! ti-bu ! la ! poin-té-boum !* »

« *Les profs de conservatoire me disent parfois : "mais pourquoi est-ce que je n'ai pas appris la musique comme ça ?"* ». Selon Dédé, on n'apprend pas la musique, on la joue ! Et pendant qu'on la joue… on l'apprend. « *En tant qu'autodidacte, je veux que vous ayez du plaisir, tout de suite !* »

Même si l'humour et l'autodérision ne sont jamais bien loin (« *Je me moque aussi beaucoup de nous-mêmes… Mes chansons sont universelles* »), ses textes, engagés, sont toujours porteurs de message. « *Ce n'est pas parce que je joue de la musique populaire, celle des gens humbles, que je dois mettre des textes bateau sur mes chansons. Tu peux faire du chouval bwa et avoir des révoltes ! J'ai toujours été contre les injustices.* »

Et voilà que notre prolixe interlocuteur se remémore une injustice subie par sa grand-mère, marchande ambulante, alors qu'il était enfant… Soudain, il s'arrête de parler, saisi par l'émotion, la gorge nouée. Il est comme ça, Dédé ! À fleur de peau, sans filtre, à cœur ouvert.

Aujourd'hui, un pied en Martinique, l'autre aux États-Unis, il partage son temps entre la scène, la création et la transmission. À Laval, dans le hall de l'école Germaine-Tillion, résonnent encore les voix des enfants : « *Nous voulons tout partager, sans exception, sans faire de différences. Ouvrons nos cœurs !* » Chiche ? ◆

DÉDÉ PREND SES QUARTIERS

Au fil de l'année scolaire, Dédé Saint-Prix intervient à plusieurs reprises sur l'agglo lavalloise, dans le cadre de Quartiers en scène. Outre la préparation d'un spectacle musical, sur le thème du métissage et du partage, qui réunira une centaine d'enfants, adultes et musiciens au Théâtre de Laval, le 11 juin, l'artiste mène un travail de création avec un groupe de professionnelles de la petite enfance qui aboutira à l'enregistrement d'un livre-CD de comptines. Il anime aussi des ateliers à l'intention des tout-petits, enfants en situation de handicap… Au total, pendant plus d'un mois, plusieurs centaines de personnes auront eu l'occasion de croiser sa route.

À noter : le concert du Dédé Saint-Prix Band, à la salle des Pléïades (Louverné), le 13 juin, dans le cadre du festival Pan !

2MASE
2Mase

En 1997, l'Université du Massachusetts lançait le projet 2MASS (pour Two Micron All-Sky Survey) ; une vaste entreprise de relevés astronomiques qui a permis de cartographier une partie de notre univers. Début 2020, 2Mase sortaient son premier EP, affichant la volonté d'explorer en musique ces zones célestes. Récent, mais composé d'un équipage accusant déjà quelques heures de vol, ce trio astral entreprend une ambitieuse expédition musicale, dont la densité, la singularité et la maturité impressionnent. Une odyssée propice à l'introspection, au gré de chœurs suspendus, de guitares aériennes et d'une basse au rôle central. Colonne vertébrale à la fois mélodique et rythmique, sur laquelle vient s'appuyer une batterie souple et puissante, outil de propulsion parfait lorsque la musique du trio implose en de rares et jouissifs éclats de rage contenue.
Capté au célèbre Black Box studio, le post rock progressif imprégné de science-fiction de 2Mase gravite volontairement hors orbite, mais sait toujours entretenir la tension, porté par une évidente force narrative et les vibrations intranquilles d'une sourde mélancolie. ◆ *Nicolas Moreau et Antoine Roquier*

MAGALI GRÉGOIRE
Sur le fil

Celle qui, dans *Bap di Boup*, forme un duo espiègle et poétique avec le chanteur Pierre Bouguier, élargit désormais son registre. Si le travail de Magali Grégoire était jusqu'à présent tourné vers le monde de l'enfance, *Sur le fil* se destine à un public adulte. Et cela lui ouvre de nouveaux horizons créatifs : la chanteuse y explore notamment le terrain des relations sociales et amoureuses, thèmes jamais taris. En tandem avec son complice Michaël Cavalier, qui offre à ses textes de parfaits écrins, façonnés au piano ou à la guitare, Magali embarque avec bonheur l'auditeur dans ses chansons. Une jolie collection d'une douzaine de compositions, comme autant de petites boîtes à musique qui, tour à tour, nous touchent, nous font sourire ou nous évader.
Avant même qu'ils ne soient « joués » sur scène, le jeu (avec la voix, les mots…) est déjà au cœur de ces morceaux. Et leur interprète, cela s'entend, y prend un réel plaisir, forcément contagieux. Sur le fil de cette nouvelle aventure, Magali Grégoire avance avec assurance, forte du bel équilibre qu'elle a su trouver, entre légèreté et sensibilité. ◆ *Vincent Hureau*

NEW FAVOURITE
New favourite

Énergie rock galvanisante et puissance hardcore dévastatrice, New Favourite c'est le nouveau groupe qui va te faire pogoter jusqu'à plus soif. Formé sur un coup de tête après un concert en République Tchèque, ce projet, bien que tout neuf, compte dans ses rangs des spécialistes reconnus de la grosse guitare et du headbang : Alex Diaz à la gratte sévit aussi dans The Prestige et Pierre bourrinait déjà sa basse il y a quelques années avec les Mayennais de As We Draw.
Après un passage obligatoire en studio chez le Lavallois Amaury Sauvé, grand manitou du gros son qui tâche, le power trio brandit un premier EP cinq titres qui dépote à bloc. L'énergie implacable du combo guitare-basse-batterie est emmenée par un chant clair, souvent repris en chœur, qui sent bon les nineties.
Le clip jubilatoire de « Tape Worms » fait d'ailleurs le deuil de la génération walkman cassette à coup de castagne de teddy bear sur fond de rock hardcore jouissif au possible.
New Favourite envoie sa première salve en digital only sur le label Blood Blast, paré à assaillir les planches des scènes alternatives les plus rock'n'roll du globe ! ◆ *François Geslin*

SUPER SHIVA
Super Shiva

Dans la mythologie hindoue, Shiva peut se targuer d'être une figure divine aux multiples facettes. L'une d'elles en fait le dieu de la destruction créatrice. Il est alors Shiva Nataraja, le danseur cosmique qui rythme la destruction et la création du monde. À Laval, il y a Super Shiva. Tout droit sortis de contrées interstellaires encore inexplorées, où danse rime avec démence, ces trois excentriques ont su puiser dans leurs influences hétéroclites pour créer un univers musical sans équivalent connu. Mêlant rock progressif et jazz fusion, à l'aide de claviers vintage, de guitares cosmiques et de pulsations aux vertus psychotropes, Super Shiva vous emmène sur la planète du post-rock psychédélico-spatial. L'oreille avertie y décèlera notamment des phrasés mystiques à la Pink Floyd ou des rythmiques empruntées à la musique minimaliste de Steve Reich… Le tout cuisiné au goût du jour, et servi dans un bel écrin de folie – sur scène, ils portent des casques en alu pour entrer en communication avec les extra-terrestres !
En bref, si vous vous sentez prêts pour un voyage intergalactique, embarquez avec Super Shiva direction l'infini (et au-delà !). ◆ *Antoine Roquier*

THED
Tranches de vie

Il était une fois un ex-maire, poète en quête d'une voix, et un groupe de rock qui cherchait sa voie. L'heure de la retraite (politique) venue, notre élu (Paul Chaineau, ancien maire de Craon) décide d'enfin publier ses écrits. Il fait paraître un livre, *Amours et discours*, début 2019, et propose aux musiciens de ThEd d'adapter ses poèmes en chansons. Conquis, ce quartet créé en 2015 décide même de consacrer son second EP aux morceaux nés de cette improbable rencontre.
Faut-il louer les qualités d'interprète d'Eddy Croissant, vocaliste et co-fondateur de ThEd ? Ou bien les vertus musicales des poésies originales ? Indubitablement, l'alchimie est réussie. Évoquant parfois le lyrisme de Noir Désir ou le timbre tourmenté d'Hubert-Félix Thiéfaine, le chanteur, secondé par des mélodies rock mâtinées d'électro fait siennes ces fables du quotidien, ces histoires d'amours qui naissent, s'en vont ou durent, ces contes intimes, éminemment personnels, évidemment universels. Moralité : édile ou rockeur, même combat ! Sous le complet comme sous le perfecto, il y a un cœur qui bat. ◆ *Nicolas Moreau*

TOUTE PAUPIÈRE DRESSÉE
Aubes

Tiens, la compagnie Toute paupière dressée nous fait dresser l'oreille. La voix légèrement éraillée et envoûtante d'Alex Boudeau (ex-chanteur du duo Angry Beards) tisse un récit. Pour le porter, des sons acoustiques chauds et boisés posent le décor. La rencontre de l'accordéon et de la clarinette (parfois clarinette basse) fait naître des vibrations profondément humaines. *Aubes* s'annonce comme la bande-son d'un spectacle en cours de création. Musique ? Théâtre ? Ces deux gars et deux filles synthétisent le meilleur des deux disciplines. Cela s'entend et s'apprécie. La compagnie s'inscrit dans la filiation de la chanson littéraire française, sérieuse et grave. Une chanson qui déclame en tons mineurs, parce qu'elle a des choses à dire, des textes à l'écriture ciselée, allitérée, poétique. Il fait pluvieux dehors mais chaud dedans. Plane un parfum de Flandres, de Têtes raides, de Loïc Lantoine surtout, avec sa chanson pas chantée. Plus près de nous, ce texte scandé, qu'épaule une clarinette basse, rapproche des cousins Iciniens. Bienvenue dans la famille ! ◆ *Rémi Hagel*

ANIMAL LECTEUR

SANDRA MÉZIÈRE

L'écrivain qui vous a donné envie d'écrire ?
Difficile de me souvenir : devenir romancière était mon rêve d'enfance ! Disons Balzac. Mon écrivain préféré. Et Sagan qui (comme lui) savait si bien dépeindre la « comédie humaine ». Pour sa musique des mots. Et parce que, comme elle le disait, « il m'arrive de trouver que la vie est une horrible plaisanterie. Si l'on est tant soit peu sensible, on est écorché partout et tout le temps. » Ce que son écriture reflétait magnifiquement.

Le livre que vous avez le plus relu ?
Le Lys dans la vallée. Belle du Seigneur. Gatsby le Magnifique. S'il en faut un seul : *Martin Eden.* Roman de Jack London sur la fièvre amoureuse et créatrice qui emprisonne, aveugle et libère à la fois.

Une perle méconnue à découvrir ?
Un homme cruel de Gilles Jacob. Voyage dans l'histoire du 20e siècle à travers la vie de l'acteur Sessue Hayakawa aussi romanesque que celle des personnages qu'il a incarnés. L'histoire dichotomique de la gloire éblouissante et de l'oubli assassin. ◆

Blogueuse, critique de cinéma, romancière, Sandra Mezière vient de voir l'une de ses nouvelles récompensée par le concours Nouveaux Talents des éditions J'ai lu. La Lavalloise prépare un nouveau roman pour 2020.

CARTE BLANCHE À MARLÈNE TISSOT

VOIX PASSIVE, VOIX ACTIVE

Un début, une fin. Des personnages, des aventures. Est-ce avec ces ingrédients que l'on construit des histoires ? Moi, je les cuisine avec des voix. Elles m'habitent pour une durée indéterminée, et me dictent. Pas une conduite, non ! Juste des mots à assembler. Pour la sauce, j'improvise. Sans jamais savoir si elle prendra.
Octobre 2016, Laval. L'association Lecture en Tête m'accueille pour une résidence d'écriture de quelques mois. Dans mes bagages, des morceaux de ce que j'espère transformer en roman. Sur le pas de la porte, un cabas plein de temps et de liberté. Enivrant et intimidant à la fois.
Mary, Franck et Ian – les personnages de l'histoire en cours de construction – parlent comme pour emplir l'espace soudain offert. Je les écoute meubler mon logis rue du Val de Mayenne. Le parquet grince doux. Par les hautes fenêtres du salon, le château m'observe avec bienveillance. Le soleil entre en biais en fin d'après-midi. Parfois, la pluie joue ses mélodies sur le velux de ma chambre.
C'est comme revêtir un costume étrange. Des habits neufs d'empereur. Me voilà nue et offerte entière à ce geste : écrire. Alors, je n'écris pas. Pas tout de suite. Un vêtement s'apprivoise. Un lieu également. Je dois d'abord faire connaissance avec la ville. Et j'aime son sourire aussi discret qu'immense. Ses courbes, ses pentes, ses rives, son atmosphère. Au pied de l'immeuble, le roquet du Palais me mène place de la Trémoille. Je sillonne le jardin de la Perrine. Les passages étroits. Rue des Chevaux, Grande rue. Des murs anciens que je photographie, des inconnus avec qui j'échange quelques mots en toute simplicité. Promenades sur les bords de la Mayenne, sans penser au chemin du retour. Parfois aussi je reste juste là, accoudée à la fenêtre. J'observe le mouvement de la rue piétonne qui coule sa vie quelques mètres plus bas.
Les voix n'ont pas de corps. Elles empruntent le mien. Nous habitons les lieux ensemble, jusque dans le silence. Elles racontent en moi, à travers moi. On croit écrire des vies imaginées alors que chaque jour c'est la vie qui nous écrit à notre insu.
Les voix. Titre originel de mon pas encore roman qui deviendra *Voix sans issue*. Cette résidence d'écriture m'aura permis d'atteindre une étape du but. L'oreille attentive d'une éditrice guidera la suite du voyage de papier. Nous ne sommes jamais au bout de nos surprises.
Il paraît que : La Mayenne, on y passe par hasard, on y revient par amour.
Sa voix a gravé mine de rien un cœur sur mon écorce.
Alors, bouge pas, Laval : je reviens bientôt ! ◆

Invitée en résidence en Mayenne en 2016-2017, Marlène Tissot y a écrit *Voix sans issue*, son dernier roman, à paraître le 19 mars aux éditions Au Diable Vauvert. À l'occasion du 10e anniversaire de ses résidences d'auteur, Lecture en Tête l'accueille à nouveau en 2020, ainsi que huit autres écrivains, pour une mini-résidence d'une semaine.

FOCALE LOCALE

LAURENT GAUDART

Quel élan intime peut pousser un photographe à promener son appareil au cœur d'anciennes régions industrielles sinistrées, de zones portuaires tentaculaires, de carrières et autres cimenteries ?
Au fil de plus de dix ans de pérégrinations photographiques, Laurent Gaudart a fini par le comprendre : il doit sa fascination pour les paysages industriels à son enfance passée au pied des tours de La Défense à Paris. Un voisinage qui « *a induit [en lui] la croyance que le béton est un élément naturel qui pousse en permanence vers le ciel* ».
Sebastião Salgado, Mitch Epstein… Nombre de photographes ont exploré ces territoires de bitume et d'acier. Mais le regard du Parisien s'est d'abord forgé avec le cinéma ou la peinture. Il cite en vrac Tarkovski, Kubrick, Le Douanier Rousseau ou Balthus.
Entre la beauté plastique de ces images parfaitement composées, et les réalités funestes qu'elles montrent, l'œil hésite. Façonnés par l'homme, ces paysages sont vides de toute présence humaine. La nature y semble en sursis. Comme si la vie avait abandonné ces zones inhospitalières, tristes royaumes dont les seuls habitants sont des machines aux pilotes invisibles. ◆
Exposition à La Maison Bleue à Craon, du 13 mars au 11 avril.

Rencontres du 9e type

Maël Rannou ◆ François Dermaut
Régis Donsimoni ◆ Malec
Guillaume Boutreux
Festival Rustine ◆ Festival BD
du pays de Château-Gontier
Rencontres BD en Mayenne

Sur écoute

2Mase ◆ Magali Grégoire
New favourite ◆ Super Shiva
ThEd ◆ Toute paupière dressée

Bouche à oreille

Audrey Bénesse ◆ Blink Blank
François Bégaudeau ◆ Sékoya n'Ko
Musée du Mémorial des déportés
Arnaud Roiné

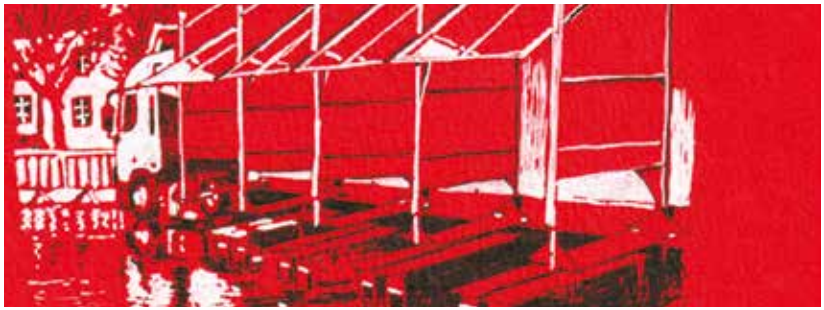
www.tranzistor.org
facebook.com/tranzistormag
twitter.com/tranzistormag

MAYENNE CULTURE

LA MAYENNE Le Département

© Florian Renault

Cyril Le Tourneur d'Ison Tête à tête



© François Soutif

MUMO Sur le vif

© Florian Lemaitre

Dédé Saint-Prix Rencontre